L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : 8 francs (Prix unique)

4e ANNÉE. — 1899 SOMMAIRE N° 9-10

L'INCIDENT FLAMMARION

SUITE ET FIN (1)

Pour plus de clarté, rémémorons l'enchaînement interrompu.

Nous avons vu que M. Camille Flammarion, au cours de son étude parue dans les *Annales politiques et littéraires*, prétend, ou peu s'en faut, que tous les phénomènes de médiumnité sont explicables sans intervention d'esprits. Et nous avons ajouté :

A. — Il le prétend, d'une manière générale, quant à l'ensemble des phénomènes.

B. — Il le prétend, en particulier, au sujet de certains faits de typtologie qu'il observa lui-même, il y a de nombreuses années.

C. — Il le prétend, en particulier également, à propos de diverses manifestations obtenues par des personnalités illustres ou simplement d'une valeur mentale et morale incontestable.

Dans la première partie de cet article, nous avons d'abord examiné les catégories A et B ; puis, arrivant à C, et après avoir dit que nous nous bornerions aux expériences de M. Jaubert (ancien vice-président du Tribunal civil de Carcassonne) et à celles de Victor Hugo, nous avons porté notre attention sur celles de M. Jaubert et nous avons rappelé, d'après le témoignage très net et très affirmatif de celui-ci, les conditions dans lesquelles elles se produisirent. Ce

(1) Voir le n° 6.

témoignage, ainsi que nous l'avons vu, ne laisse aucune place à l'hypothèse de l'auto-suggestion.

Il nous reste à envisager les commentaires de M. Flammarion, relativement aux expériences de Victor Hugo. Mais, ainsi que nous l'avons fait observer, nous ne pouvons ouvrir une discussion à ce propos sans mettre sous les yeux du lecteur les textes sur lesquels argumente l'éminent astronome ; et le plus simple, à cet effet, est de reproduire les quelques colonnes des *Annales* où il expose lui-même et commente ce peu banal contingent d'étude. Laissons donc un instant la parole à M. Camille Flammarion :

***

Dans l'automne de l'année 1853, Mme de Girardin vint passer dix jours chez Victor Hugo à Jersey.

Etait-ce sa mort prochaine qui l'avait tournée vers la vie extraterrestre ? Elle était très préoccupée des tables parlantes. Elle y croyait fermement et passait ses soirées à évoquer les morts. Sa préoccupation se reflétait, à son insu, jusque dans son travail ; le sujet de la *Joie fait peur*, n'est-ce pas un mort qui revient ?

« Elle voulait absolument qu'on crût avec elle, écrit Auguste Vacquerie (1). Le jour même de son arrivée, on eut de la peine à lui faire attendre la fin du dîner ; elle se leva dès le dessert et entraîna un des convives dans le *parlour*, où ils tourmentèrent une table qui resta muette. Elle rejeta la faute sur la table dont la forme carrée contrariait le fluide. Le lendemain, elle alla acheter elle-même, dans un magasin de jouets d'enfants, une petite table ronde à un seul pied terminé par trois griffes, qu'elle mit sur la grande et qui ne s'anima pas plus que la grande. Elle ne se découragea pas et dit que les esprits n'étaient pas des chevaux de fiacre qui attendaient patiemment le bourgeois, mais des êtres libres et volontaires qui ne venaient qu'à leur heure. Le lendemain, même expérience et même silence. Elle s'obstina, la table s'entêta. Ces insuccès répétés ne l'ébranlèrent pas ; elle resta calme, confiante, souriante, indulgente à l'incrédulité ; l'avant-veille de son départ, elle nous pria de lui accorder, pour son adieu, une dernière tentative. Je n'avais pas assisté aux tentatives précédentes : je ne croyais pas au phénomène et je ne voulais pas y croire. Je ne suis pas de ceux qui font mauvais visage aux nouveautés ; mais celle-là prenait mal son temps et détournait Paris de pensées que je trouvais au moins plus urgentes. J'avais donc protesté par mon abstention. Cette fois je ne pus pas refuser de venir à la dernière épreuve, mais j'y vins avec la ferme résolution de ne croire que ce qui serait trop prouvé.

« Mme de Girardin et un des assistants, continue M. Vacquerie, mirent leurs

(1) Les *Miettes de l'Histoire*.

mains sur la petite table. Pendant un quart d'heure, rien ; mais nous avions promis d'être patients ; cinq minutes après, on entendit un léger craquement du bois ; ce pouvait être l'effet d'une pression involontaire des mains fatiguées; mais bientôt ce craquement se répéta, et puis ce fut une sorte de tressaillement électrique, puis une agitation fébrile. Tout à coup, une des griffes du pied se souleva. Mme de Girardin dit :

« — Y a-t-il quelqu'un ? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe un coup.

« La griffe retomba avec un bruit sec.

« — Il y a quelqu'un s'écria Mme de Girardin. Faites vos questions.

« On fit des questions, et la table répondit. »

Le départ de Mme de Girardin ne ralentit pas les expériences de Jersey.

Le mode de communication resta le même procédé primitif, qui, simplifié par l'habitude et par quelques abréviations convenues, eut bientôt toute la rapidité désirable. On causait couramment avec la table ; le bruit de la mer se mêlait à ces dialogues, dont le mystère s'augmentait de l'hiver, de la nuit, de la tempête, de l'isolement. Ce n'était plus des mots que répondait la table, mais des phrases et des pages.

L'histoire de ces expériences a été racontée tout au long par Auguste Vacquerie, dont le frère, comme on s'en souvient, était mort si dramatiquement, avec sa jeune femme, la fille de Victor Hugo, noyés dans la Seine entre Caudebec et Villequier. Il crut, pendant quelque temps, aux esprits des tables, puis cessa d'y croire. Les cahiers dont il vient de parler existent toujours. Ils n'ont jamais été imprimés. Je les ai eus ces jours derniers entre les mains ; ils sont en possession de M. Paul Meurice, qui a bien voulu me les communiquer. Il a assisté lui-même à quelques-unes de ces expériences, et a l'intention de les publier un jour.

Ces séances ont commencé au mois de septembre 1853 et ont été continuées jusqu'au mois de juillet 1855 ; elles ont donc duré près de deux ans. Les expérimentateurs habituels étaient : Victor Hugo, Mme Victor Hugo, leurs fils Charles et François, Auguste Vacquerie, Théophile Guérin, Jules Allix, Mlle Allix, sa sœur, et quelques exilés de passage dans l'hospitalière demeure du poète. Victor Hugo m'en a personnellement entretenu plusieurs fois à Paris, quelques années avant sa mort : il n'avait pas cessé de croire à des manifestations d'esprits. Elles forment trois énormes cahiers, presque entièrement écrits de la main de Victor Hugo, comme secrétaire des séances. Voici comment les choses se passaient :

Mme Victor Hugo et son fils François étaient presque toujours à la table ; Vacquerie et quelques autres alternativement ; Hugo presque jamais, car il remplissait le rôle de *secrétaire*, écrivait à une autre table, m'assure M. Paul Meurice, sur ces feuillets qui ont été conservés, les dictées de la table. Celle-ci

frappait du pied, tout simplement, et l'on nommait les lettres à chaque coup : A, B, C, D, comme Vacquerie vient de le dire.

En général, elle annonçait la présence de poètes et d'auteurs dramatiques, principalement Molière, Eschyle, Shakespeare, le Dante, Camoëns, et d'autres personnages, tels que Galilée, Alexandre le Grand, etc. Mais, la plupart du temps, lorsqu'ils s'étaient annoncés et qu'on les interrogeait sur une question quelconque, ce n'étaient pas eux qui répondaient : à la place du nom qu'on attendait, la table frappait celui d'un être imaginaire, n'ayant jamais existé, tel, par exemple, que l'*Idée*, ou celui-ci, qui revient très souvent, l'*Ombre du Sépulcre.*

Galilée a pourtant signé là des pages vraiment belles sur l'astronomie. Il y a, notamment, une sorte de trilogie en trois chapitres, dont le dernier est d'une élévation, d'une noblesse, d'une grandeur et d'une transcendance sublimes. On y admire entre autres cette affirmation : tous les milliards de mondes, tous les milliards de siècles additionnés font 1 ; LE TOTAL DE TOUT, C'EST L'UNITÉ ! Ce dernier chapitre est signé aussi l'*Ombre du Sépulcre.*

Un jour, les *esprits*, qui répondaient souvent en vers aux questions posées, demandèrent qu'on les interrogeât également en vers. Victor Hugo déclara qu'il ne savait pas improviser de la sorte, et demanda de remettre la séance au lendemain. Dans l'intervalle, il prépara deux questions : l'une de simple curiosité, dit-il, l'autre plus grave. Le lendemain, Molière ayant dicté son nom, l'auteur de la *Légende des Siècles* lui dit :

Les rois et vous, là-haut, changez-vous d'enveloppe ?
Louis Quatorze au ciel n'est-il pas ton valet ?
François Premier est-il le fou de Triboulet,
Et Crésus le laquais d'Esope ?

Molière ainsi interrogé ne répond pas.

— Qui donc est là ?

— L'Ombre du Sépulcre !

Et celle-ci, dégagée de tout sentiment d'admiration pour le poète, lui répliquant sur le ton d'un maître d'école à un écolier, lui répond :

Le Ciel ne punit pas par de telles grimaces,
Et ne travestit pas en fou François Premier.
L'Enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,
Dont le noir Châtiment serait le costumier.

Un peu décontenancé de la familiarité de la leçon, Victor Hugo prend sa seconde question, adressée également à Molière, sur la présence duquel il semble compter :

— Molière est là, dit-il, il a donné son nom tout à l'heure, mais n'a pas voulu répondre. Molière ! c'est toi que j'interroge.

Et voici les très beaux vers qu'il prononce devant l'Invisible:

VICTOR HUGO A MOLIÈRE

Toi qui du vieux Shakespeare as ramassé le ceste,
Toi qui, près d'Othello, sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière !
Ta visite splendide honore ma maison.

Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon,
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles,
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes !

On attend. Molière ne répond pas. C'est encore l'Ombre du Sépulcre, et, vraiment, nul ne peut lire cette réponse sans être frappé de son ironique grandeur :

L'OMBRE DU SÉPULCRE A VICTOR HUGO

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres,
Crocheter l'immense tombeau !

Rentre dans ton silence, et souffle tes chandelles !
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors :
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par-dessus l'épaule des morts !

La leçon était dure. Il paraît que Victor Hugo jeta là son cahier, se leva furieux et quitta la salle, indigné de la conduite des esprits à son égard. L'illustre maître n'avait jamais été traité avec une hauteur aussi cavalière.

Ces communications, dictées par la table de Jersey, sont véritablement d'une grande élévation de pensée et d'une belle langue. L'auteur des *Contemplations* a toujours cru qu'il y avait là un être extérieur indépendant de lui, parfois même hostile, discutant avec lui et le rivant à sa place. On ne peut cependant, en parcourant ces trois cahiers, se défendre de l'idée que c'est là « du Victor Hugo ».

C'est du Victor Hugo que l'on entend, parfois même du Victor Hugo sublimé.

On ne peut accuser un seul instant ni Victor Hugo, ni Vacquerie, ni aucun des assistants d'avoir triché, d'avoir consciemment créé des phrases pour les reproduire par le mouvement de la table. Une telle hypothèse doit être éliminée sans discussion.

Il ne reste en présence que deux hypothèses : ou un dédoublement inconscient de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, d'un ou plusieurs des assistants ; ou la présence d'un esprit indépendant,

L'examen attentif, loyal, sincère, impartial, purement scientifique, de ces communications, me fait pencher du côté de la première hypothèse ; du dédoublement de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, de François-Victor Hugo, de Mme Hugo, etc.

Dans la plupart des cas, d'ailleurs (il y a de très rares exceptions), les communications des tables se présentent comme des reflets de la pensée de l'un ou de plusieurs des assistants et leur valeur scientifique, philosophique, morale, est en rapport avec celle des opérateurs. Dans un cercle catholique, dans un cercle protestant, dans un cercle de poètes, de philologues, d'historiens, elles correspondent aux idées, aux convictions, aux impressions dominantes. La plupart du temps, les dictées se composent de lieux communs, de banalités, et c'est dans la règle. Dans les réponses obtenues au cercle de la rue de Beaune, par Eugène Nus et ses compagnons, ce sont les doctrines phalanstériennes qui se manifestent. A Jersey, l'esprit qui parle, la voix du sépulcre, s'exprime en vers, s'élève à des hauteurs transcendantes : c'est du Victor Hugo, et même, parfois, disons-nous, du Victor Hugo sublimé. Il y a, dans ces expériences, une sorte d'extériorisation de la pensée. Ici, c'est le poète de l'Océan, le penseur de l'infini qui se répond à lui-même. Les choses se passent comme si notre âme pouvait sortir de nous, s'extérioriser de notre cerveau, se mettre en face de nous, ainsi que dans les rêves, et cela d'une manière inconsciente, sans que nous nous en rendions compte, et causer avec nous, comme si elle se dédoublait, comme si nous pouvions avoir deux âmes. Et mieux encore, cette âme secondaire peut être en contradiction avec la nôtre, discuter, comme dans les rêves encore. Mais, à l'opposé des rêves, elle est raisonnable, non incohérente. Nous avons vu qu'un jour, la réponse de la table à Victor Hugo le *colla* si vertement qu'il s'en alla vexé et furieux, quittant la salle avec dédain. Combat de deux grands esprits, combat de Jacob avec l'ange, combat du poète avec son image amplifiée !

(*Les Annales politiques et littéraires,* N° du 7 Mai 1899).



Du texte qui précède nous détacherons d'abord deux points saillants, rapprochés dans un même alinéa, et qui constituent, d'une part, l'opinion de Victor Hugo, d'autre part celle de M. Flammarion :

« L'auteur des *Contemplations* a TOUJOURS cru qu'il y avait là un être extérieur, « indépendant de lui, parfois même hostile... On ne peut cependant, en parcou- « rant ces trois cahiers, se défendre de l'idée que c'est là « du Victor Hugo ».

Ainsi, de même que, pour les expériences de M. Jaubert, nous avons pu opposer à M. Flammarion le témoignage de celui qui, mieux que lui, devait savoir à quoi s'en tenir ; de même, pour les expériences de Victor Hugo, nous pouvons opposer à l'opinion de M. Flammarion, qui n'y assistait pas, l'opinion

de Victor Hugo, qui y assistait. Et, répéterons-nous, l'opinion de Victor Hugo, ce n'est point tout à fait une quantité négligeable. Un poète, dira-t-on. Mais M. Flammarion n'est-il pas aussi un poète ? Dans le cas présent, c'est Victor Hugo qui nous semble serrer le fait d'aussi près que possible, et c'est M. Camille Flammarion qui nous semble donner l'essor à la « folle du logis ». En effet, étant posées les circonstances du phénomène, M. Flammarion nous démontre-t-il, par le fonctionnement d'un mécanisme précis, que Victor Hugo, à l'état normal, a pu inconsciemment penser et formuler des vers, même contre sa propre pensée, — et que, les ayant pensés et formulés, il a pu les transmettre à la table expérimentale dont il était absent ? Nullement. Tout son raisonnement est à peu près celui-ci : « Ces vers, par leur facture, ressemblent assez à du Victor Hugo ; donc c'est du Victor Hugo ; donc ils sont de Victor Hugo. » Est-ce là de la science ? Est-ce là de l'imagination ?

D'ailleurs, de ce raisonnement, examinons quelque peu la base.

D'abord, ces vers ressemblent-ils à du Victor Hugo ? — Je demande la permission de dire aussi très franchement mon avis. Sans aucune espèce de parti pris, à cette question je répondrai, pour ma part : « Absolument comme du pastiche ressemble à de l'authentique. » C'est ce que je vais essayer de justifier.

Nulle facture, peut-être, ne fut plus imitée que celle de Victor Hugo, et nulle, par la vigueur saillante des effets, ne prêta davantage à l'imitation. D'aucuns imitèrent Victor Hugo inconsciemment, par une sorte d'assimilation naturelle, en bons et intelligents écoliers ; ceux-ci parfois firent presque du Victor Hugo, — moins le génie. D'autres se livrèrent sciemment à un jeu de pastiche, et, par une adaptation systématique des procédés générateurs des effets, composèrent du faux Victor Hugo qui ne fut pas toujours sans mériter au moins quelque intérêt de curiosité. Ces assertions, je pense, n'ont pas besoin d'être démontrées par des exemples rétrospectifs. La mémoire de chacun y suffira ; car je ne fais que rappeler ici ce qui est connu de tous. Donc, tout particulièrement, quand il s'agit de vers à attribuer à Victor Hugo, il faut se méfier du trompe-l'œil.

Cela dit, examinons les deux réponses dans lesquelles M. Flammarion voit un reflet de Victor Hugo lui-même. D'abord, la réponse à la question de simple curiosité. Le poète, rappelons-le, croyant parler à Molière, avait demandé :

> Les rois et vous, là-haut, changez-vous d'enveloppe ?
> Louis Quatorze au ciel n'est-il pas ton valet ?
> François Premier est-il le fou de Triboulet,
> Et Crésus le laquais d'Esope ?

Voilà bien du Victor Hugo, frappé au bon coin, de l'incontestable, — par la forme et par le fond. L'antithèse y est naturelle, philosophique ; la structure du vers y est libre, mouvementée ; enfin, malgré la forme fantaisiste de l'idée, on

sent passer, plus haut que les contingences des personnages mis en cause, le grand souffle égalitaire qui élève les humbles et abaisse les puissants, quelque chose comme l'âme de *Ruy Blas*.

Et, à la place de Molière attendu, la personnalité énigmatique qui s'intitule L'OMBRE DU SÉPULCRE dicte, sur le ton d'un cuistre plutôt que d'un maître, cette réponse, aussi plate d'allure que veule de pensée :

Le Ciel ne punit pas par de telles grimaces
Et ne travestit pas en fou François Premier.
L'enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,
Dont le noir Châtiment serait le costumier.

Ça ! du Victor Hugo ? Non ! cent fois non ! Que M. Flammarion me pardonne : il m'est impossible de voir dans ce quatrain la griffe magistrale du grand poète. A part le dernier vers, qui rappelle un peu, en charge, tel procédé du maître artiste, cette réponse est traînante, sans ressort, dans une note négative qui ne vibre pas ; et, malgré la rencontre peu banale des deux rimes « François Premier » et « costumier », l'ensemble ne produit pas cet effet saisissant qui devrait résulter du choc sincère d'images imprévues. La chute est flasque, s'étire sur une incidente ; ce qui n'est guère dans la manière de Victor Hugo. Si bien que le seul vers un peu hugoïde par son affublement romantique se trouve démentir, par sa fonction de phrase subordonnée où s'énerve la note finale, l'illusion de vigueur que ses vocables pourraient faire naître.

La seconde réponse est d'une versification bien supérieure. Mais rappelons d'abord la question :

Toi qui du vieux Shakespeare as ramassé le ceste,
Toi qui, près d'Othello, sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière !
Ta visite splendide honore ma maison.

Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon,
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles,
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes !

Magnificence de la forme, illumination de l'idée, élargissement de la vision jusqu'aux sommets où les antithèses se résolvent en sublime synthèse, merveilleuse envergure de l'esprit : tout le soleil de Hugo éclate dans le cadre de ces dix vers, dans cet admirable salut d'un génie incarné à un génie désincarné.

O grandiose conjonction d'Humanité intégrale ! Molière va-t-il répondre ? Va-t-il rendre salut pour salut, et lumière pour lumière ? Ou bien, — si, comme d'aucuns le prétendent, l'air qu'on respire autour de la table parlante n'est qu'une atmosphère d'illusion, — Hugo, se dédoublant lui-même en un Molière fictif, ne

va-t-il extérioriser, en une image de la fraternelle sympathie qu'il attend, la radieuse confiance dont il est pénétré ?

Or, écoutez encore une fois la réponse, qui d'ailleurs n'est pas celle de Molière :

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres,
Crocheter l'immense tombeau !

Rentre dans ton silence, et souffle tes chandelles !
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors :
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par dessus l'épaule des morts !

Ces vers sont d'une tout autre facture que ceux de la première réponse. Mais, avant d'insister sur ce point, avant d'examiner l'enveloppe de la pensée, considérons la pensée elle-même.

« La leçon était dure », dit M. Flammarion. Quelle leçon ? La leçon de Victor Hugo à lui-même (hypothèse Flammarion) ? Ou la leçon d'un invisible à Victor Hugo (hypothèse spirite) ? Dans la première hypothèse, la dite leçon nous paraît incompréhensible, surtout si l'on considère que « Victor Hugo jeta là son cahier, se leva furieux et quitta la salle ». Dans l'hypothèse spirite, nous répéterons encore : Quelle leçon ? Où M. Flammarion a-t-il pris que toute communication de l'invisible soit nécessairement une leçon ? Très courtoisement, très noblement, très génialement, Hugo consacre à Molière, qui s'est annoncé, un splendide salut de poète. Et voici qu'un polisson (le mot n'est pas trop fort), voici qu'un brutal obscurantiste, non sans talent d'ailleurs, s'empare de la table, et, sans en être prié, répond, tel un sous-Veuillot, par des vers qui semblent éclos sous un éteignoir. Et on pourrait appeler cela une « leçon » ? Ou encore on pourrait dire qu'une telle pensée, jalouse gardienne du mystère et de l'ombre, est un reflet de la pensée rayonnante de Hugo ? Non ! sous ce magnifique langage — car l'invisible auteur ne répugna pas à « crocheter » l'immense écrin des joyaux de Victor Hugo —, sous ce langage dont il se fait une parure séduisante, apparaît nettement quelqu'un qui est obstacle, barrière, empêcheur de progrès et d'émancipation : tout le contraire de Victor Hugo.

D'autres manifestations peut-être semblent « du Victor Hugo sublimé » ; mais M. Flammarion a oublié de nous en citer des exemples.

Maintenant, les deux réponses qui nous occupent, et qui sont les seules offertes à notre étude, proviennent-elles du même auteur, malgré la différence de leurs valeurs poétiques ? La question n'est pas des plus faciles à élucider. Il se peut que ce pseudonyme *L'Ombre du Sépulcre*, au lieu de désigner un seul être, représente en quelque sorte une « raison sociale », une collectivité embrassant des individus de talents inégaux et même de mentalités diverses, réunis

seulement par ce mot d'ordre : « Il ne faut pas dissiper « l'ombre du sépulcre » ; « nous voulons bien, nous, parler par la table, dans l'ombre du mystère et de « l'incognito ; mais les morts authentiques ne parleront pas ; nous nous y oppo- « sons. » Cette opposition, qui semble ressortir de l'ensemble des faits relatés (les poètes, les auteurs dramatiques pouvaient s'annoncer ; mais la plupart du temps, dès qu'on les interrogeait, le nom d'un être imaginaire se substituait au leur, ainsi qu'il est dit dans le texte de M. Flammarion, ainsi qu'il arriva particulièrement après que le nom de Molière eut été dicté) ; cette opposition, dis-je, vu sa puissance, tendrait à faire admettre l'hypothèse d'une collectivité. Toutefois celle-ci n'est pas indispensable pour expliquer la différence de valeur que nous avons constatée entre les deux réponses en cause. En effet, la première portait sur des points précis et a dû être improvisée, séance tenante, après lecture de la question. Si pastiche il y a, celui-ci n'a pu être soigné comme il eût fallu ; d'où l'insuffisance du résultat. La deuxième réponse, au contraire, d'ordre plus général, et où il n'est pas plus question du salut à Molière que des ailes de l'immortalité, a pu être préparée d'avance, à tête reposée, avec la préoccupation attentive, non pas peut-être de pasticher (à proprement parler) Victor Hugo, mais de s'assimiler, contre lui, toutes les ressources de sa propre langue poétique.

Quoi qu'il en soit de ces suppositions, de ces essais d'explication, ce qui me paraît tout à fait évident, c'est, d'une part, que la forme littéraire des réponses ne prouve nullement que celles-ci soient de Victor Hugo, — et, d'autre part, que la substance des dites réponses est, à moins d'absurdité, tout à fait étrangère non seulement à la pensée consciente de Victor Hugo, mais encore à tout rayonnement psychique du lumineux poète.

Il ne suffit pas d'une ressemblance de forme pour qu'on puisse s'autoriser à voir quelque part du Victor Hugo ; il faut, avant tout, une ressemblance de mentalité. Et, dans les réponses que nous venons d'examiner, la ressemblance mentale avec Victor Hugo est nulle, la discordance est complète. M. Flammarion, avec plus de lyrisme peut-être que de rigueur scientifique, allègue : « C'est le poète de l'Océan, le penseur de l'infini qui se répond à lui-même. » C'est donc le « penseur de l'infini » qui s'enjoint à lui-même de « rentrer dans sa nuit » et de « souffler ses chandelles » ? C'est le « penseur de l'infini » qui se « *colle* si vertement » lui-même, à coups de ténèbres contre sa soif de lumière ? Cette explication, d'une allure peu vulgaire sans doute, n'est-elle pas, en même temps, quelque peu fantastique ? « Les choses se passent comme si notre âme « pouvait sortir de nous, s'extérioriser de notre cerveau, se mettre en face de « nous, ainsi que dans les rêves, et cela d'une manière inconsciente, sans que « nous nous en rendions compte... Et mieux encore, cette âme secondaire peut « être en contradiction avec la nôtre, discuter, comme dans les rêves encore. « Mais, à l'opposé des rêves, elle est raisonnable, non incohérente... » Et voilà

comment Victor Hugo, sans le moindre assoupissement de sa conscience normale, *se colle* lui-même au point d'exciter sa propre fureur et de se mettre lui-même dans la nécessité de prendre la porte ! !

Parce qu'on a découvert les phénomènes d'extériorisation, parce que d'une recherche minutieuse on s'applique à analyser les complexités de la conscience, il ne faudrait pourtant pas s'aventurer à voiles perdues, au gré du vent qui souffle, sur tel océan de hâtives théories ; on risquerait d'être poussé à l'abîme où la raison se déconcerte et s'engouffre. L'extériorisation, en elle-même, n'a rien d'effarant, pourvu qu'elle nous apparaisse dans des conditions rationnelles. La notion de l'inconscient n'a rien d'incompréhensible, pourvu que nous ne voyions en lui que du conscient passé à l'état latent. Mais, pour que l'inconscient travaille, produise (et non simplement reproduise), il faut qu'il repasse à l'état conscient. Et, pour cela, il faut que le conscient normal cesse de faire vibrer le cerveau (organe de l'épanouissement conscienciel humain sur le plan charnel), et en abandonne le fonctionnement à l'expansion accidentelle de tel ou tel foyer de la grande série de l'inconscient,— qui se trouve réfugiée sans doute à l'état latent, ou du moins à l'état d'extrême concentration, dans les microcosmes de la série céphalo-rachidienne et ganglionnaire, suivant les vues géniales de l'éminent physiologiste J.-P. Durand de Gros (1). — On peut concevoir, à la rigueur, que Victor Hugo ait rayonné inconsciemment des vers antérieurement composés et oubliés par la suite, car ce ne serait là qu'une reproduction ; mais on ne peut comprendre qu'il ait composé des vers nouveaux, qu'il ait *produit*, sans une intervention de conscience (soit de sa conscience normale, soit d'une conscience latente qui s'y serait momentanément substituée). Mais dans le cas dont il s'agit il n'y a pas eu substitution, puisque la conscience normale de Victor Hugo est restée intacte. D'autre part, dire que l'inconscient, tout en restant à l'état d'inconscient, a pu *produire* un fait qui témoigne d'un acte nouveau de conscience, ce serait dire une absurdité.

Donc, de toutes façons, il paraît bien évident que la composition des réponses envisagées ci-dessus est tout à fait indépendante de l'individualité, consciente ou inconsciente, de Victor Hugo.

Dédoublement inconscient des autres personnes de l'assistance ? Cette hypothèse se confond tellement avec celle du dédoublement inconscient de Victor Hugo, que M. Flammarion n'a pas songé un instant à les disjoindre et à supposer une invraisemblable lutte inconsciente entre les assistants et celui que tous entouraient d'une admiration sans réserve.

---

(1) Voir *Le Merveilleux Scientifique*, p. 181 et suivantes (F. Alcan éditeur). Cette interprétation n'est peut-être pas exactement conforme à la théorie du *Polyzoïsme* et du *Polypsychisme* de M. Durand de Gros ; mais du moins elle s'en inspire. — J.-C. C.

Une mystification ? Et de qui, alors ? De Vacquerie ? — M. Flammarion lui-même rejette bien loin cette injurieuse suspicion. — « On ne peut accuser un « seul instant ni Victor Hugo, ni Vacquerie, ni aucun des assistants, d'avoir « consciemment créé des phrases pour les reproduire par le mouvement de la « table. Une telle hypothèse doit être éliminée sans discussion. »

M. Flammarion ajoute : « Il ne reste en présence que deux hypothèses : ou « un dédoublement inconscient de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, d'un « ou plusieurs des assistants ; ou la présence d'un esprit indépendant. »

Contrairement à M. Flammarion, nous avons éliminé la première de ces deux ultimes hypothèses, et nous pensons avoir justifié cette élimination. Il ne reste donc que la dernière, celle que toujours soutint Victor Hugo lui-même : la présence d'un esprit indépendant.

« Ces séances (dit M. Camille Flammarion dans le texte reproduit ci- « dessus)... ont duré plus de deux ans... Victor Hugo m'en a personnellement « entretenu plusieurs fois à Paris, quelques années avant sa mort : *il n'avait pas « cessé de croire à des manifestations d'esprits.* »

L'opinion de Victor Hugo nous semble l'expression même de la réalité, et, dans le plan de notre étude, tel était le point important à établir. Nous pourrions donc nous arrêter à cette conclusion ; mais, chemin faisant, le sujet nous a entraînés à quelques considérations complémentaires que nous essaierons de condenser dans un dernier mot sur ce chapitre.

Pour nous résumer, nous rappellerons d'abord qu'il y a eu, de par le monde, quantité de gens qui, par une faculté d'imitation ou d'assimilation plus ou moins talentueuse, ont fait, par à peu près, du Victor Hugo. Quelques-uns, les plus pénétrés, furent non seulement les élèves de la forme, mais aussi les fils de la pensée. D'autres, plus réfractaires à l'essence même du génie, n'assimilèrent, au contact de l'œuvre gigantesque, que l'apprentissage du procédé poétique ; ceux-ci, qu'ils aient eu plus ou moins conscience d'imiter l'illustre modèle, furent plutôt des pasticheurs que des disciples ; — et tel nous semble le cas de l'être extérieur et hostile (multiple ou non) qui prétendit faire la leçon à Victor Hugo, tout en lui empruntant, comme un simple écolier, la magie de ses formules.

Evidemment, il nous faudrait aussi avoir parcouru les trois énormes cahiers dont M. Paul Meurice a la garde, pour apprécier sans trop de risques le drame invisible qui se joua autour de la table de Jersey. Mais les brefs spécimens que M. Flammarion nous en révèle permettent peut-être d'entrevoir sans une entière témérité les véritables luttes astrales dont le puissant génie du poète fut l'objectif, telle une place forte. Les alliés, les émancipateurs, les grands morts qui veulent proclamer leur survivance et opérer leur jonction avec leur frère, le géant incarné, tendent vers lui les efforts de leur lumineuse phalange (comme une armée de délivrance vers une ville assiégée) ; ils parviennent même

à lui faire entendre leurs noms ; et lui les appelle avec élan, avec enthousiasme...

Ta visite splendide honore ma maison...
Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière ?...

Mais aussitôt l'assiégeant, l'adversaire qui a investi la place, serre les rangs : on ne passe pas ! l'assiégeant, c'est-à-dire celui qui ne veut pas la communication, à plein ciel, des morts avec les vivants et surtout avec ce prestigieux vivant : Victor Hugo. Et

L'astre qui resplendit sur un double horizon

ne peut émerger des voiles que lui font les bataillons hostiles ; la voix appelée est baillonnée, et, à sa place, l'ombre, « l'ombre du sépulcre » impose sa propre réponse, ténébreuse et sépulcrale, en la colorant, suprême ironie, dans un reflet de la langue même du poète solaire.

Rentre dans ton silence, et souffle tes chandelles !
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors...

M. Flammarion appelle cela une leçon. Il me permettra de ne pas être de son avis. Hugo se révolta, et il eut raison. Parvint-il, avec l'aide des grands morts, à briser ce cercle d'investissement ? C'est peu probable, si nous nous reportons aux renseignements de M. Flammarion : « En général, la table « annonçait la présence de poètes et d'auteurs dramatiques... Mais, la plupart « du temps, lorsqu'ils s'étaient annoncés et qu'on les interrogeait sur une ques« tion quelconque, *ce n'étaient pas eux qui répondaient :* à la place du nom qu'on « attendait, la table frappait celui d'un être imaginaire, n'ayant jamais existé, « tel, par exemple, que l'*Idée*, ou celui-ci, qui revient très souvent, l'*Ombre du « Sépulcre.*

Qu'étaient en réalité ces êtres imaginaires ? Antiques hiérophantes ou sacerdotes modernes ? C'étaient, dans tous les cas, des obscurantistes, puisqu'ils voilaient leur réalité et faisaient obstacle à la manifestation des morts réels, je veux dire : des morts qui se présentaient sans masque ; oui c'étaient des obscurantistes ceux qui disaient durement au poète : rentre dans ta nuit ! Très probablement, ils n'abusèrent pas de ce ton brutal (mais il suffit de deux quatrains pour trahir ce qu'on nomme vulgairement le bout de l'oreille), vraisemblablement il leur fut plus habile de dériver l'attention de Hugo vers les profondeurs de sujets transcendentaux, empruntés aux richesses des vieilles sciences initiatiques ; mais, de toute façon, ils paralysèrent ce qu'ils voulaient empêcher. Et ainsi tout un immense effort de l'Humanité d'outre-terre, pour accomplir au foyer de Victor Hugo la jonction des deux Humanités, fut à peu près perdu.

Sans l'*Ombre du Sépulcre* et ses similaires, les morts fraternels et totalement dévoilés seraient venus apporter à Hugo la plus limpide, la plus éblouissante,

la plus enthousiasmante des coopérations ; et Hugo n'eût pu s'empêcher de proclamer le formidable embrassement des vivants et des morts en une même Humanité. Sans ces obstacles, ameutés par la routine des siècles, Hugo eût sans doute réalisé — et avec quelle prestigieuse puissance! — cet objectif qu'avec nos faibles forces nous ne cessons de poursuivre : l'Humanité intégrale!

***

C'est peut-être à un obstacle de ce genre que s'est heurté aussi M. Flammarion, lui qui, nous dit-il, malgré son désir, n'a jamais pu obtenir une satisfaction personnelle, une communication d'être cher, au cours de ses expériences spirites (Voir *Les Annales politiques et littéraires* du 9 Avril et du 7 Mai). Il n'est pas absurde de supposer un tel blocus, une telle lutte astrale autour de sa personnalité éminente et de son influence. Notre ami J. Bouvéry, dans *La Paix Universelle* datée 1er-15 Septembre, émet un avis qui n'est pas sans rapport avec cette hypothèse.

Et Bouvéry lui-même, n'est-ce pas, jusqu'à un certain point, par l'opposition d'une barrière analogue qu'il a tant de peine à obtenir quelque manifestation familière, ainsi que nous en avons eu l'indice expérimental?

Mais il faut nous borner.

***

Toutefois, avant de clore cette étude, nous ne devons pas oublier que nous avons promis (V. n° 6, p. 132) de revenir sur un article de M. Gaston Méry, relatif à l'incident Flammarion (*Libre Parole* du 1er Juillet).

Que M. Gaston Méry, en champion de l'Eglise, souhaite « La Débâcle du Spiritisme », nous n'en avons jamais douté. Mais, que les arguments fournis par lui d'après le dit incident tendent à réaliser ce souhait, c'est ce qui est plus contestable.

En effet, que résulte-t-il des commentaires de M. Flammarion? C'est que les médiums, ou les assistants des séances, pourraient bien être dupes de leur propre reflet?

M. Gaston Méry, s'appuyant sur l'incident Flammarion pour tomber le Spiritisme, tient donc cette hypothèse pour suffisante?

Il semblerait que ce fût logique. Telle n'est pourtant pas la réalité.

« On peut aujourd'hui, dit en effet M. Gaston Méry, diviser les phénomènes « dits spirites en deux catégories : — 1° Ceux que des découvertes récentes « permettent d'expliquer sans l'intervention d'aucune influence de l'au-delà...— « 2° Ceux que, dans l'état actuel de la science, *il est impossible d'expliquer sans* « *faire intervenir une force extra-naturelle intelligente.* »

Tiens, tiens ! Mais, à part le mot « extra-naturelle » qui n'est pas de leur vocabulaire, les spirites ne disent guère autre chose. Et, quelles que puissent être les divergences quant à la détermination de la dite force intelligente, nous soulignons volontiers un point d'opinion qui tend à infirmer la théorie soutenue par M. Flammarion dans les *Annales*, et qui, par conséquent, nous laisse rêveurs devant cet autre passage, devant ce résumé, combien triomphal, que nous présente M. Gaston Méry, d'après la même théorie de M. Flammarion :

« Sardou, Hugo, Eugène Nus ont été les dupes de leurs illusions. La table « leur a parlé dans leur langue, avec leurs idées, dans les limites de leur savoir, « comme ils le faisaient eux-mêmes. Dessins, poésies, mélodies, n'ont été que « le reflet, immédiat ou éloigné, précis ou vague, de leurs sentiments ou de « leurs pensées... »

Ainsi, dans son empressement à faire flèche de toute aubaine pour exterminer le spiritisme, M. Gaston Méry abonde en plein et sans discussion dans la théorie du reflet ; il ne se préoccupe plus des deux catégories dont il est question plus haut. Ou, du moins, s'il s'en préoccupe encore, il n'y parait plus, absolument plus.

C'est son affaire évidemment. Mais ne trouvez-vous pas que, s'il y a ici une débâcle à constater, c'est celle de son argumentation ?

Ce que nous retenons, avant tout, de l'article de M. Gaston Méry, c'est l'appui involontaire qu'il apporte au spiritisme, en des termes que nous pouvons, sans trahir sa pensée, nous autoriser à traduire ainsi : « Il est des phénomènes qu'il est impossible d'expliquer sans faire intervenir une force intelligente indépendante des assistants. » Que les phénomènes commentés par M. Flammarion rentrent, oui ou non, dans cette catégorie, c'est là un point secondaire sous le rapport de la « débâcle du spiritisme » ; l'essentiel est l'attestation que cette catégorie existe. L'incident Flammarion n'offre donc, au fond, à M. Gaston Méry, pour combattre le spiritisme, aucun argument qui soit compatible avec sa propre base d'opérations ; cet incident ne lui a fourni qu'un prétexte à charger le spiritisme par des « à-côté », en sortant lui-même de ses bases, — ou du moins en voilant, pour les besoins de la cause, la seconde des deux catégories de phénomènes qu'il vient d'établir quelques lignes plus haut.

Mais quelle est donc, au point de vue de M. Gaston Méry, la force intelligente produisant cette seconde catégorie de faits ? La personnalité des morts ? Allons donc ! D'ailleurs écoutez l'auteur : « ... Combien plus logique et plus « simple d'accepter l'explication de la mystique catholique, qui affirme que ces « esprits menteurs, interlocuteurs ordinaires des dialogues typtologiques, sont « des anges déchus, des sujets du menteur des menteurs, Satan ! »

Eh bien ! et « l'ange Gabriel » ? pourrions-nous répliquer. (Car, dans ce même article, l'auteur ne parle pas seulement de typtologie, mais aussi d'écriture mécanique, de matérialisations, d'incarnations).

Mais nous ne voulons pas insister. Nous ne voulons pas non plus ouvrir une discussion de casuistique. Il y a des menteurs dans l'outre-terre, comme sur la terre ; c'est évident (n'y eût-il que ce fumiste de Gabriel). Rechercher si ceux-là sont démoniaques, et si ceux-ci ne le sont pas, est tout à fait hors de notre compétence de même que hors de notre conception. C'est une question qui nous importe peu, et qui même ne nous importe pas du tout. Nous ne nous occupons de l'article de M. Gaston Méry que dans son rapport avec l'incident Flammarion, et nous disons à l'auteur : — Vous vous appuyez sur l'incident Flammarion pour proclamer « la débâcle du spiritisme », et vous oubliez que, si l'opinion soutenue par M. Flammarion dans les *Annales* était suffisamment fondée, il n'y aurait pas plus de place pour le diable que pour les morts vivants dans les faits de médiumnité. Or, comme vous admettez l'intervention de messire Satan, au moins dans une partie de ces phénomènes, vous récusez donc l'appréciation de M. Flammarion, et, par suite, la base même sur laquelle tout particulièrement, en l'occurence, vous avez tablé pour terrasser le spiritisme.

Et nous ajouterons : Vous avez affirmé l'existence de phénomènes inexplicables sans une force intelligente extérieure aux assistants. Nous ne vous demandons pas autre chose. Vous, qui êtes de nos adversaires, vous nous aidez à établir ce point. Quand ce point sera devenu incontesté, c'est le jugement public qui prononcera sur la nature de la dite cause ; et, dès lors, nous sommes bien tranquilles. L'esprit du XVIIIe siècle et du XIXe siècle a balayé le vieux Démon ; ce n'est pas le XXe siècle qui le ressuscitera de l'égout.

Vous voyez donc que les spirites n'avaient aucune raison d'être « fous de rage », — surtout après avoir pris connaissance de votre article.

***

Enfin, pour en revenir à l'un des enseignements qui se dégagent pour nous de cette étude, nous devons, en terminant, considérer la situation telle qu'elle s'offre à nos efforts de conquête immortaliste et intégraliste. Dans l'au-delà comme dans l'en-deçà, nous avons contre nous toute confrérie qui relève d'une doctrine fermée ou d'un mot d'ordre autoritaire. Nous avons à lutter contre les diverses forces, alliées, ou simplement d'action parallèle, qui s'opposent à la démysticisation de l'au-delà, qui font obstruction à la pleine et limpide communication des humains de la terre avec les humains d'outre-terre. Nous devons donc avoir un but irréductible : opérer la jonction des deux Humanités ; nous devons, avec une vigilance aussi insensible aux caresses qu'aux bourrades, prendre garde et encore prendre garde de laisser tourner nos positions. Et ainsi, peu à peu, à force d'opiniâtreté et de conscience du but, à force d'amour ardent et de liberté expansive, nous arriverons à étreindre les mains innombrables

que des frères invisibles tendent vers nous ; et sur les ruines des obstacles obsidionaux, enfin et définitivement déchus, nous réaliserons ensemble l'Humanité intégrale.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

CORRESPONDANCE

LA MÉDIUMNITÉ INTUITIVE

Châteauneuf, 29 Novembre 1899.

CHER MONSIEUR,

... Depuis longtemps, j'avais remarqué l'analogie existant entre la conception grandiose de *Syn'théon'*, et les préoccupations de l'Esprit qui nous a donné en 1882 l'étude sur la nature de Dieu. Cet Esprit ne conclut pas nettement, mais il laisse voir sa préférence pour ce qu'il appelle le Dieu collectif.

D'un grand nombre de communications du monde invisible, il ressort que les Esprits qui nous entourent ne sont pas encore assez avancés pour trouver la solution des grands problèmes. Comme nous, ils en sont réduits aux hypothèses, comme nous ils élaborent des systèmes, dont la valeur dépend du niveau intellectuel et moral de leurs auteurs.

La genèse de cette étude sur la nature de Dieu ne manque pas d'un certain intérêt. En Février 1878, le guide de notre groupe nous avait amené un Esprit malheureux, qui se communiqua sous le nom d'Henri. Il nous dit qu'il souffrait du regret de n'avoir tiré aucun profit de sa dernière incarnation, parce qu'il avait préféré suivre aveuglément les directions sacerdotales, plutôt que de se servir de sa raison et de son intelligence pour adopter une croyance plus rationnelle.

Nous lui fîmes bon accueil, et nous nous efforçâmes de le réconforter et de l'encourager. Il revint un petit nombre de fois à nos séances, puis il prit congé de nous. Nous avions oublié tout cela depuis longtemps, lorsque, quatre ans après, en Avril 1882, notre guide nous fit part de la présence d'une ancienne connaissance, l'Esprit Henri, qui désirait se communiquer.

Il nous dit que, depuis les premières visites qu'il nous avait faites, et pour ne pas courir le risque de retomber dans une erreur qui lui avait causé de vifs regrets, il s'était livré à des études sérieuses sur les questions de religion et de Dieu, et il nous proposa de nous faire connaître le résultat de son travail. Nous acceptâmes avec plaisir, et il nous dicta l'étude qui termine la brochure que je vous ai envoyée.

Ne pensez-vous pas que, dans cette circonstance encore, il serait difficile d'admettre que ces incidents, se rattachant l'un à l'autre à quatre ans d'intervalle, ne sont que le produit inconscient de l'imagination du médium et des assistants?

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

A. CARON.

Notre jeune confrère M. Edmond Dace, dont on a pu remarquer le nom dans le précédent fascicule, nous adresse la lettre suivante dont nous le remercions vivement. Nous accueillerons volontiers tout ce qui pourra servir à un complément d'étude sur ce même sujet, lequel comporte des nuances très variées, ainsi qu'on peut déjà s'en rendre compte, rien qu'à comparer les renseignements de M. Dace à ceux de M. Caron.

Parc-Saint-Maur, 30 Novembre 1899.

CHER MONSIEUR,

Vous semblez, dans le dernier numéro de l'*Humanité Intégrale*, désirer faire une enquête parmi les médiums écrivains intuitifs: c'est pourquoi je prends la liberté de vous adresser une note sur ma médiumnité.

Voici donc, aussi précisément que possible, le résultat de mes observations:

J'ai obtenu médianimiquement, pour la première fois, il y a à peu près cinq ans. Les dictées m'étaient transmises à l'aide de la planchette; elles affectaient un caractère semi-automatique. Je connaissais en effet les mots que j'allais écrire; mais, néanmoins, ma main dirigeait la planchette sans participation volontaire de ma part. Bientôt, il me fut conseillé par les esprits (1) de ne me servir que du crayon. Néanmoins, le semi-automatisme de ma médiumnité se conserva un certain temps, puis il s'affaiblit jusqu'au point de disparaître presque complètement. Cependant ce caractère reparaît chaque fois que j'écris sous l'influence d'un esprit qui ne s'est pas encore manifesté.

De quelle façon maintenant me parviennent les dictées?

Je ne saurais le définir précisément. Au moment où j'entre sous l'influence d'un esprit, je ressens une sorte d'engourdissement cérébral indéfinissable. Cependant je conserve la pleine conscience de ce qui se passe autour de moi, à tel point qu'une conversation, tenue même à voix basse, me gêne horrible-

(1) Il ne s'agit pas ici, bien entendu, des esprits considérés dans leur généralité, mais de ceux qui se groupent sympathiquement autour du médium. Quant au mot « esprit », il est certain qu'on pourrait désirer un vocable mieux représentatif de la réalité complète, puisqu'il n'existe pas d'esprit sans corporéité; mais, en attendant qu'un meilleur terme soit adopté, chacun sait que, dans la langue des études dites « spirites », on entend par « esprits » les humains désincarnés. — N. D. L. R.

ment pour saisir la dictée qui m'est faite. Ma sensibilité tactile ni mes autres sens ne sont en rien modifiés, la tension nerveuse seule semble un peu exaltée, car le moindre bruit imprévu me fait tressaillir.

Je ne reçois pas la communication par succession d'idées formulées : elle me parvient d'un bloc, dans son sens général, et je la formule. Les détails me sont suggérés au fur et à mesure que j'écris. Je dois dire, pourtant, que je ne suis pas libre de m'éloigner sensiblement de la forme voulue par l'esprit. S'il arrive, en effet, que j'emploie un terme qui ne lui convienne pas, il m'empêche d'aller plus loin en provoquant, en moi, l'oubli total de ce que je dois écrire, jusqu'à ce que j'aie fidèlement reproduit sa pensée. Alors seulement, je reprends conscience des développements qui doivent suivre.

Lorsque la communication est un peu longue, j'éprouve de la fatigue. Mais c'est une sensation spéciale qu'on ne peut comparer à celle qu'on ressent lorsqu'on vient d'écrire longuement. C'est un engourdissement particulier qui arriverait à m'empêcher de percevoir la dictée de l'esprit, mais qui me permettrait, cependant, d'écrire personnellement.

Cette remarque me semble particulièrement bien mettre en évidence l'intervention d'une cause étrangère.

Une autre remarque, non moins importante à ce dernier point de vue, c'est le peu de ratures contenu dans mes travaux médianimiques, fait qui contraste avec ma façon ordinaire d'écrire. De plus, chaque esprit conserve son caractère particulier dans toutes les communications qui me sont faites. Je dois même ajouter que j'éprouve une sensation différente suivant les différentes personnalités qui parlent.

Une autre observation qui me parait avoir aussi une certaine valeur, c'est qu'il m'est arrivé d'écrire des communications dont je ne percevais pas toute la profondeur, et dont le sens philosophique ne m'apparaissait que longtemps après, quand je les relisais. Ce qui revient à dire qu'elles se trouvaient dépasser mon intelligence au moment où je les recevais, et que, conséquemment, il m'eût été impossible de les tirer de mon propre fonds.

D'autres fois, des théories philosophiques me furent communiquées, et plus tard seulement, au cours de mes lectures, j'ai rencontré des faits capables de les étayer. C'est dire encore que je n'aurais pu les écrire seul.

Tous ces faits, Monsieur, bien que peu apparents, me semblent cependant de nature à prouver l'intervention d'une personnalité étrangère à celle du médium intuitif. Je vous les livre pour que vous en fassiez l'usage qui vous semblera le meilleur pour la cause spirite.

Edmond Dace.

L'EXISTENCE

« La Vie »

(Suite)

On ne manquera certainement pas de nous objecter l'exemple du Christ. Et quoi ! dira-t-on, devant cette haute personnalité, devant une supériorité aussi évidente sur la moyenne d'élévation de l'humanité, comment ne pas reconnaître que son existence ait été voulue et prévue par une puissance supérieure, ou ne pas le considérer comme un missionnaire, incarné volontairement sur la Terre, pour venir y porter la parole de paix et d'amour ? Eh bien, non ; pas plus pour Jésus, que pour Socrate, Galilée, Confucius ou Newton, nous ne pouvons voir une dérogation exceptionnelle à la loi des conséquences naturelles ; car, si nous reconnaissions leur mission, à eux, comme bienfaiteurs de l'humanité, nous n'aurions, par contre, aucune bonne raison à opposer à ceux qui, par antithèse, voudraient nous faire considérer aussi ces fléaux destructeurs qui ont noms : Néron, Borgia, Torquemada, Napoléon, comme des missionnaires, incarnés volontairement, eux aussi, dans l'humanité, pour venir y porter le desordre et l'horreur.

La prédestination du Bien implique naturellement la prédestination du Mal. C'est parce que nous ne pouvons admettre l'une sans l'autre, et que notre raison se refuse à croire la nature assez peu prévovante pour laisser à certains êtres l'arbitraire liberté de préparer, à l'avance, toute une existence de crimes et de forfaits, que nous repousserions encore la théorie des missions, en admettant même que l'exemple journalier des incarnations involontaires et inconscientes ne nous en eût, depuis bien longtemps déjà, démontré l'inanité.

Et puisque nous sommes naturellement amené à parler de la douce personnalité de Jésus, qu'il nous soit permis d'émettre sur lui notre sincère appréciation, et de le prendre même pour exemple, afin de démontrer une fois de plus la vérité de la loi des conséquences naturelles. Grossies par la légende, idéalisées par ce sentiment naturel qui porte chacun à aimer ce qui est bon et pur, l'existence de Jésus, sa personnalité, sa nature ont subi, comme toutes choses, l'inévitable exagération que l'on attache au passé, quand il n'est pas écrit dans l'histoire en termes suffisamment authentiques, pour le préserver des chimériques enfantements de l'imagination. En faisant la part de l'exagération, en dégageant son existence des légendaires superstitions qui l'accompagnent encore, Jésus reste alors tel qu'il a été en réalité, c'est-à-dire comme un modèle de bonté et de charité, de pureté et de douceur, élévation philosophique et plus particulièrement morale qui, si elle commande le respect et l'admiration, ne peut cependant nous le faire considérer comme une exception à la loi naturelle.

Enfant du bon Joseph et de la douce Marie, la bonté et la douceur de Jésus,

sont peut-être un des plus éclatants témoignages en faveur de l'adaptation du milieu familial, à ses degrés correspondants de l'élévation individuelle. Elevé dans un milieu où la simplicité et la bienveillance furent et sont encore les qualités dominantes, éloigné de toutes préoccupations politiques et mondaines, isolé des passions humaines et n'ayant d'autre plaisir que celui que lui offrait le spectacle enchanteur d'une luxuriante nature, Jésus, dont l'élévation peut être considérée à juste titre comme représentant, à l'instant de son entrée dans le monde charnel, le degré maximum du milieu où il fut incarné, eut l'avantage incontestable de pouvoir donner un libre essor à ses aspirations et de développer librement les sentiments de charité, d'abnégation, de dévouement dont les germes étaient si profondément enracinés dans son âme. Incarné dans un milieu ignorant il y fut ignorant lui-même, et si la moralité de ses discours, la pureté de ses actions ont contribué à attacher méritoirement à son souvenir une idéale auréole de charité et d'amour, il faut cependant reconnaître que c'est uniquement dans ce sens que se manifesta sa nature, et que les grandes idées philosophiques, celles qui convergent le plus vers les connaissances scientifiques, restèrent pour lui dans le domaine des conceptions purement imaginatives. Dieu, les causes premières, l'organisation de l'univers, la nature intime de l'être, toutes choses ressortissant plus particulièrement de ce que l'on pourrait appeler la science philosophique, furent entrevues par lui à travers le prisme idéal d'une imagination plus enfantine que profonde qui, si elle lui donna quelquefois comme une vague intuition des grandes vérités, fut cependant insuffisante pour les lui faire entrevoir sous leur véritable jour. Entre le Jésus miraculeux des Evangélistes et le Jésus simple et doux de la réalité, il y a l'abîme qui sépare une nature dont la charité et la simplicité font toute l'élévation, d'une intelligence subtile, dont le langage parabolique fut inventé à plaisir, pour laisser à la casuistique théologique de l'avenir, le loisir de le torturer et de le dénaturer à son gré, suivant les besoins du moment et pour les nécessités d'une écrasante domination religieuse.

Jésus fut amour et liberté : c'est en torturant les textes évangéliques que l'Eglise trouva le prétexte de son intolérance et l'excuse de ses cruautés. Jésus prêcha la fraternité et la solidarité universelles : c'est au nom des saints évangiles que furent allumés les bûchers de l'Inquisition. Il y a donc deux Jésus, l'un, le Christ évangélique, personnalité légendaire à qui furent attribuées la plupart des idées philosophiques émises par l'école juive d'Alexandrie et dont le nom a servi à maintenir dans la soumission religieuse dix-huit générations d'êtres faits pour la liberté ; l'autre, le Jésus de l'humanité, simple et bon, chaste et pur, dont le souvenir est gravé dans la cœur de chacun, type de moralité et de bienveillance, mais qui n'est ni miraculeux ni exceptionnel à la loi naturelle. Ce dernier fut grand parce qu'il fut simple, il fut aimé parce qu'il fut bon, et ce sont là des titres suffisants à l'amour et l'admiration de tous, pour que nous

ne craignons pas, tout en nous inclinant devant sa haute valeur morale, de reconnaître en lui une infériorité scientifique, et de le classer, non pas au-dessus de l'humanité, mais simplement comme une de ses personnalités les plus admirables, parce qu'elle fut des plus aimantes et des plus douces.

L'exemple de Jésus, le vrai, le simple, celui dont le cœur s'ouvrait à toutes les affections, à toutes les miséricordes, qui ne fut ni érudit ni savant, qui ne connut du Beau que les harmonies naturelles offertes à ses yeux par de riants paysages, et dont l'unique aspiration fut celle du Bien, n'est donc nullement contradictoire à la loi des conséquences naturelles.

Le milieu où fut incarné Jésus est en effet l'image collective de son individualité qui ne s'éleva au-dessus des autres que parce qu'elle en représentait déjà le degré maximum et fut constamment encouragée et soutenue par l'exemple de la bonté, de la simplicité communes à tous, dans ce riant et tranquille pays de Galilée où tout concourait à faciliter le développement naturel des plus douces vertus.

Couronnée par le martyre, l'existence de Jésus n'offre par ce fait, rien de plus remarquable que toutes ces nobles victimes, dont la liste serait hélas ! trop longue à rappeler, et qui sacrifièrent leur vie à la défense d'une vérité ou d'un principe. *Giordano Bruno* brûlé vif après huit années de tortures dans les cachots de l'Inquisition est peut être en cela supérieur à Jésus, car plus que lui encore, il connut l'amertume des souffrances et l'ingratitude des hommes.

A tous ceux qui ont lutté et souffert pour la vérité, à tous les cœurs généreux, à toutes les âmes nobles et fières qui ont combattu pour la grande cause de l'humanité et préféré les rudes labeurs de la pensée aux joies fugitives et stériles de la chair, à tous les martyrs de la science et de la liberté, à toutes les victimes de l'intolérance, de l'ignorance et du fanatisme, nous offrons un égal hommage de respect et d'admiration. Mais nous ne leur ferons pas l'injure de les considérer comme des exceptions à la loi naturelle, car nous sommes convaincu que c'est les grandir encore que de laisser à leurs actes le mérite d'une libre et consciente spontanéité et de les faire rentrer dans le cadre commun à tous leurs frères en humanité.

***

Il est cependant un côté de la vie des grands hommes ayant toujours échappé à l'analyse ordinaire, qui, grossi par l'exagération des temps, a contribué à faire considérer certaines de leurs actions sous un jour merveilleux et surnaturel. Ce côté soi-disant miraculeux et sur lequel il nous sera donné de nous expliquer plus longuement dans la suite de nos études, trouve son explication naturelle dans l'influence visible que le monde périsprital exerce sur le monde charnel, à l'état de veille ou à l'état de sommeil. Certaines natures ont pu, soit par le fait d'une organisation spéciale déjà acquise à l'instant de la naissance,

soit par le développement progressif des facultés intimes, trop généralement obscurcies par les voiles de la chair, recevoir l'intuition de certaines vérités à la recherche ou à la vulgarisation desquelles elles se sont alors vouées avec une persévérance et un enthousiasme peu communs. Le démon familier de Socrate, les voix intérieures de Jeanne d'Arc, les extases de Swedenborg sont, quoique avec des modalités diverses et pour des buts différents, des exemples caractéristiques de cette influence s'exerçant à l'état conscient chez ceux qui la subissent. La persévérance héroïque de Christophe Colomb, la persistance opiniâtre de Bernard Palissy, les longues et patientes recherches de Képler, et surtout leur foi inébranlable dans le succès, témoignent aussi en faveur de cette influence s'exerçant chez eux à l'état inconscient, mais les poussant irrésistiblement et quand même, malgré les souffrances, malgré les écueils, malgré les âpretés de la lutte, vers des vérités qu'ils entrevoyaient sans jamais les avoir connues, mais dont ils sentaient s'affirmer en eux la certitude toujours grandissante.

Cette influence, une fois admise, donne la clé de bien des mystères ; ce qui paraissait merveilleux rentre dans le cadre des lois naturelles, et il est alors facile de comprendre comment et par qui furent soutenus dans la recherche de certaines vérités les penseurs qui y consacrèrent leur vie.

L'état de sobriété et de chasteté dans lequel vécut Jésus, lui valut de posséder à un haut degré la faculté intuitive et de s'isoler du monde charnel par de fréquentes extases, à la faveur desquelles il fut constamment maintenu et encouragé dans ses aspirations vers le Bien. Et ce qui est vrai pour Jésus l'est, avec des degrés divers, pour toutes les personnalités qui semblent, pour ainsi dire, avoir émergé au-dessus de la moyenne intellectuelle de l'humanité, et qui ayant vécu plus particulièrement par la pensée et par le cœur, sans souci des frivoles plaisirs terrestres, purent, à l'état de veille ou à l'état de sommeil, consciemment ou inconsciemment, entretenir une communion fréquente avec le monde périsprital, où ils alimentèrent ainsi, de nouvelles forces, leurs dispositions naturelles vers les géniales conceptions de la pensée.

Recourir à la théorie des missions pour expliquer d'une manière miraculeuse l'existence des grands hommes, ce n'est que compliquer le problème au lieu de l'élucider, car on est alors en droit de se demander pourquoi, ayant volontairement décidé de se vouer à la recherche ou à la défense de nouvelles vérités, ils choisirent de préférence, pour la plupart du moins, les situations sociales les plus obscures et par conséquent les moins favorables à la libre vulgarisation de leurs idées. Un Jésus lettré, laissant à l'humanité un code moral écrit de sa main, eût certainement évité les interminables disputes théologiques et surtout bien des souffrances pour les véritables continuateurs de son œuvre émancipatrice. S'incarner berger pour devenir pape ne démontre pas, chez Sixte Quint, une prédestination intentionnelle dans le choix de son milieu

charnel. Laplace, Beaumarchais, Pierre Ramus, Shakespeare, et tant d'autres illustrations dont les naissances furent obscures, n'eussent certainement pas choisi, s'ils en eussent été libres, des milieux sociaux susceptibles d'entraver le développement de leurs aptitudes naturelles. Se dévouer pour le progrès et pour le bonheur de l'humanité et choisir volontairement les conditions d'existence les plus défavorables à l'accomplissement de sa mission serait une anomalie inexplicable, alors que par le choix — puisque choix il y aurait — d'une situation plus en harmonie avec le but à atteindre, il eût été facile d'éviter de stériles efforts et de rendre son dévouement plus utile et plus profitable à l'avancement collectif.

Il est certain qu'une volonté ferme et constante de cultiver plus particulièrement telle branche de l'art, de la science ou de la philosophie peut, dès l'existence périspritale, déterminer la nature des goûts et du but à poursuivre dans l'existence charnelle, de même que dans ce dernier mode, considéré isolément, il est loisible à l'adolescent qui s'essaye à un genre quelconque de l'élévation, de préparer par sa propre volonté la nature de ses travaux à venir. Mais conclure de cette possibilité à une mission providentielle, sorte de fatalisme arbitraire qui, quels que soient les évènements séparant le but à atteindre du désir exprimé, ne pourrait qu'aboutir à une entière réalisation, c'est peut-être exprimer une même idée, mais c'est certainement l'exagérer, la dénaturer même en faisant considérer comme inévitablement fatale, la résultante lointaine d'une volonté antérieurement formulée, alors qu'elle ne peut être déterminée, en réalité, que par l'enchaînement conséquentiel d'une suite de goûts, de désirs, de volontés personnelles ou étrangères, pouvant parfaitement empêcher, changer ou modifier, suivant leur nature, l'accomplissement du but désiré.

Les mots représentent les idées; parler ou écrire c'est donner à sa pensée une forme susceptible de faire naître une pensée identique chez celui qui lit ou qui écoute. Il est donc indispensable de bien s'entendre sur la valeur significative à ajouter à certains termes, si l'on ne veut tomber dans la confusion et s'exposer bien souvent à prendre l'ombre pour la réalité. C'est ainsi que les mots de choix, d'épreuve, de mission, d'expiation, de peines et de récompenses, qui n'eurent peut-être, dans la pensée de ceux qui les ont émis, qu'une valeur purement relative, ont été pris au pied de la lettre et sont devenus synonymes de faveur, d'arbitraire et de justice pénitentiaire. Les remplacer par l'expression plus logique et plus vraie de conséquences naturelles, c'est unifier pour tous les conditions de l'incarnation en évitant toute fausse interprétation, car c'est alors déterminer exactement l'action de la loi s'exerçant dans son intégralité sur tous les êtres sans exception et ne laissant nulle place aux caprices individuels, ou à une volonté qui, si élevée soit-elle, ne pourrait qu'être arbitrairement dominatrice.

⁂

L'humanité accomplit actuellement une période de transition ; un vieux monde rentre dans la nuit, un monde nouveau est à son aurore. La pensée humaine, depuis si longtemps asservie par le dogme et obscurcie par le mystère, semble enfin sortir de son long engourdissement et s'élance consciente et libre à la recherche de la vérité. De toutes parts on sent l'effort de la raison pour écarter les derniers voiles qui lui cachent encore la lumière, et sous les purs rayons de celle-ci, comme un bloc de glace sous l'action vivifiante de la chaleur, s'effondre peu à peu tout un froid et rigide passé d'intolérance et de soumission religieuse. Liberté, telle est la grande aspiration de toutes les pensées, tel est le cri qui s'exhale de tous les cœurs ; et cette liberté acquise au prix de tant d'efforts et de souffrances, l'homme la veut pleine et entière ; mesurant la grandeur du résultat à la somme des misères supportées pour y parvenir, il aspire vers une liberté féconde qui rejette loin d'elle toutes les racines parasites susceptibles d'entraver l'essor de ses jeunes rameaux, dont la tardive éclosion lui a déjà coûté tant de sueurs et de sang. Poser les bases d'une philosophie nouvelle et l'étayer sur les assises chancelantes d'un passé odieux au cœur humain, c'est donc la frapper prématurément de stérilité et exposer son fragile monument à s'écrouler bientôt sous le souffle puissant du progrès. Parler à l'homme de soumission alors qu'il rêve de liberté, lui faire considérer son existence comme une expiation et comme une épreuve qu'il doit subir sans murmurer, alors qu'il sent en lui un ardent et irrésistible besoin de diminuer chaque jour l'intensité de ses souffrances, lui montrer la faveur et l'exception là où il est en droit d'exiger une égale équité pour tous, c'est lui inspirer une invincible répulsion et rappeler ce qu'il abhorre, en réveillant en lui comme un lointain et douloureux souvenir de ses luttes et de ses misères passées.

On l'a tellement pressurée et torturée, cette pauvre humanité, la domination religieuse et la tyrannie monarchique, double expression d'une même idée théocratique, ont si lourdement pesé sur elle, pendant tant de siècles, qu'il ne faut point s'étonner si, relevant son front depuis si longtemps courbé sous la main de fer de l'autoritarisme, elle se montre justement méfiante et soupçonneuse à l'égard de tout ce qui peut lui rappeler encore sa soumission de jadis et si elle ne veut plus marcher que guidée par les seules lumières de sa conscience et de sa raison. Après la foi aveugle et inconsciente du passé, le doute éclairé et conscient du présent fait pressentir la lumineuse et consolante certitude de l'avenir. C'est à la philosophie, éternel flambeau des civilisations, qu'incombe le devoir de préparer le terrain et de le rendre fertile en y semant les germes fécondants des vérités solidement établies.

Son rôle a un double objet : élaguer pour ensemencer, détruire pour édifier; mais qu'elle se hâte et prenne garde : quand la digue est rompue, la vague s'élance mugissante et impétueuse, brisant irrésistiblement tout ce qui tente vainement de s'opposer à son passage ; et l'humanité est là qui gronde sourde-

ment, ses colères sont parfois terribles, le vieux lutteur se relèvera un jour plus fort et plus puissant que jamais, et qui sait si, dans un moment d'aveugle fureur, il ne renversera pas tout d'un coup — confondant dans une même réprobation les vérités et les erreurs — l'échafaudage des certitudes péniblement acquises pendant 18 siècles d'efforts et de conquêtes.

Que la philosophie marche donc à l'avant-garde des idées nouvelles, qu'elle soit pour l'humanité un soutien et un guide, mais qu'elle rejette alors impitoyablement loin d'elle tout ce qui pourrait entraver son essor progressif; qu'elle se débarrasse hardiment des dernières attaches qui l'enchaînent encore à un passé de servitude et d'oppression; car, c'est maintenant au nom de la Liberté et de la Justice, c'est par la Science et le Progrès, c'est pour l'Amour et pour la Solidarité qu'elle doit prêcher et combattre, si elle veut rendre son œuvre véritablement émancipatrice et donner enfin à l'homme, en se rehaussant elle-même, la conscience certaine de sa force et de sa dignité.

Troisième Partie

L'être est incarné; la nuit a succédé au jour, l'obscurité à la lumière. Ainsi que le voyageur qui, par une belle journée de printemps, a parcouru la vallée ensoleillée et s'engage, quand la nuit vient, dans la gorge noire et profonde où l'attendent sans doute bien des dangers et des écueils; ainsi l'Etre humain, après une existence d'activité et de liberté, sent diminuer progressivement en lui l'intensité de ses facultés et s'engage peu à peu dans les voiles épais et lourds de la chair.

Quel sera l'avenir de la nouvelle individualité? Les conditions de sa nouvelle existence lui seront-elles préjudiciables ou favorables? Sera-t-elle heureuse ou malheureuse? Va-t-elle souffrir et pleurer ou pourra-t-elle aimer et sourire?

Comme le nautonier qui, sur la barque fragile, va s'exposer aux dangers d'une périlleuse traversée, l'être périsprital, en s'incorporant dans la chair, s'apprête à affronter les tempêtes sociales. Sera-t-il ballotté par l'orage des passions ou sa vie s'écoulera-t-elle calme et fortunée? Pourra-t-il atteindre le port, ou ses forces vitales seront-elles prématurément épuisées? Mystère? Enigme indéchiffrable! Impénétrable avenir que nul ne saurait prévoir, puisqu'il est conséquent d'actions personnelles et étrangères, voulues ou subies par l'être, dont la nature résultant de volontés causatives non encore exprimées ne pourrait être antérieurement déterminée.

Quand on est bien pénétré de la grandiose simplicité des œuvres de la nature; quand on a pu constater avec quelle sage équité elle détermine pour

chaque nouvelle individualité charnelle le milieu où doivent éclore et fructifier les germes de ses acquis antérieurs, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de douloureuse pitié, en voyant avec quel aveugle égarement, la société oppose à la liberté et au droit naturels, tout un système de lois basé sur la faveur et l'arbitraire.

Lorsque penchés sur le bord d'une tombe, vous pleurez silencieusement, n'entrevoyant par la pensée que le vide immense et sombre d'un redoutable inconnu, nous saluons, nous, l'aurore de la délivrance. Mais lorsque vous accueillez par des transports d'allégresse l'enfant qui naît à l'existence charnelle, et dont les plaintifs vagissements semblent pourtant protester contre vos sourires de joie, nous regrettons, nous, le cher disparu, et nous sentons nos cœurs se gonfler d'amertume en voyant peser sur lui les premiers anneaux d'une lourde chaîne d'esclavage.

Perdre le papillon et retrouver la chrysalide, voir la fleur fraîche et embaumée s'étioler peu à peu pour redevenir germe informe, tel est le douloureux spectacle auquel nous assistons impuissants, quand nous voyons ceux que nous avons connus et aimés dans l'entier épanouissement de leur liberté et de leur conscience, redescendre lentement la pente si péniblement gravie, pour retomber de nouveau dans l'abîme de la chair.

Pour vous, la mort c'est l'inconnu; mais qui dit inconnu dit encore espérance, et si vous pleurez sur la tombe, nous gémissons, nous, sur le berceau, car nous connaissons la triste réalité et savons pour les avoir déjà subies à quelles souffrances et quelles misères sera exposé l'être que la nature place de nouveau au milieu des écueils et des déchirements sociaux. Pauvre bouton à peine éclos, que le soleil de la liberté peut épanouir, mais qui, demain peut-être, sera courbé souffreteux et languissant sous le dur aquilon des passions et des vices.

Que faudrait-il cependant pour que l'existence charnelle devînt au point de vue social, réellement continuatrice de l'existence périspritale, comme elle l'est déjà au point de vue physiologique? Presque rien : que les lois sociales fussent simplement calquées sur les lois naturelles; qu'au lieu de l'enchevêtrement tortueux d'une sociologie prétentieusement qualifiée de civilisée, il fût donné un libre essor aux aptitudes naturelles et que chacun pouvant suivre le cours de ses aspirations, conquière dans la société, la place à laquelle lui donne droit de prétendre son degré d'élévation. A tous les mêmes moyens et chacun atteindra un sommet plus ou moins élevé selon que les acquis antérieurs et les nouveaux efforts de chaque jour faciliteront plus ou moins la marche progressive. L'égalité distributive est la seule solution susceptible de résoudre définitivement l'importante question sociale; utopie aujourd'hui, elle sera la vérité de demain, et si nous la signalons de nouveau, comme le premier remède à apporter aux maux sans nombre dont souffre si cruellement la société charnelle, c'est que nous sentons en nous une ardente conviction et que nous voudrions, en la

faisant partager à tous, guérir enfin ces deux plaies hideuses qui rongent depuis si longtemps l'humanité et dont l'une, *la faim*, s'étend contagieuse dans les bas fonds sociaux, pendant que l'autre, *la débauche*, s'étale cynique et honteuse à ses sommets.

Qu'on nous excuse donc d'être revenu une fois encore sur ce sujet. Avant de poursuivre notre étude sur la vie, avant de pénétrer entièrement dans l'existence charnelle, nous n'avons pu nous empêcher de nous arrêter sur le seuil, hésitant et troublé, et de jeter un cri de douloureuse angoisse, en nous voyant en face de tant de misères et d'iniquités si injustement distribuées et subies. Puisse le sentiment qui nous anime être compris et ressenti par tous ; puisse un avenir prochain établir des bases sociales réellement équitables et en harmonie avec les lois naturelles, et puissent, enfin, des voix plus éloquentes et plus autorisées que la nôtre, s'élever bientôt de toutes parts, pour défendre la grande cause de l'humanité et changer un dur esclavage en une féconde liberté !

***

Nous avons vu la forme périspritale de l'être diminuer peu à peu d'expansibilité, jusqu'à l'instant où son état de densité la rendant définitivement tributaire de l'attraction charnelle, elle participe d'un nouveau mode d'existence. Cette compressibilité progressive du corps périsprital a eu pour effet de diminuer parallèlement, dans d'égales proportions, les facultés actives de l'être et de plonger ce dernier dans une sorte de trouble inconscient, pendant lequel s'opère la transformation de son individualité périspritale en individualité charnelle. Dès l'instant de l'incarnation, s'éveille pour l'être une nouvelle conscience justement appropriée à l'état nouveau qui le caractérise, et sa conscience passée ne se manifeste plus alors que d'une manière purement instinctive : c'est ce que l'on est convenu d'appeler les aptitudes et les penchants naturels. Il est, par conséquent, facile de comprendre comment le souvenir de l'existence périspritale ne persiste pas après la naissance, puisque, ainsi que toutes les facultés de l'être, il diminue progressivement dès que commence la décroissance périspritale, pour s'éteindre entièrement — d'une manière consciente s'entend — au moment de l'incarnation. La naissance pourrait donc être considérée comme un véritable anéantissement de l'individualité, si le sommeil, ou existence médiatrice, ne venait rendre périodiquement à l'être une partie de sa conscience passée et lui redonner le souvenir, condition essentielle à la conservation de la personnalité. Nous nous bornerons, pour le moment, à suivre l'être à l'état de veille, l'état de sommeil devant faire plus tard l'objet d'une étude spéciale.

On pourrait comparer, toutes relations gardées, le rôle joué dans l'organisme humain par le corps périsprital, à l'effort que ferait une lumière, dont on augmenterait progressivement l'intensité pour dissiper l'opacité des ténèbres qui l'environneraient. Il y a eu, en effet, au moment de l'incarnation, un summum de

compressibilité atteint par la forme périspritale qui, dès cet instant, a recommencé à tendre de nouveau vers son expansibilité de jadis. C'est une sorte de poussée interne, produite par la partie de force individualisée dans la forme organique périspritale, et qui, augmentant peu à peu le volume de cette dernière, a pour effet secondaire d'augmenter progressivement aussi le nombre des molécules charnelles, qui continuent, par un phénomène d'assimilation, à s'adjoindre au corps périsprital qu'elles revêtent pour ainsi dire. Il y a alors croissance charnelle, autrement dit augmentation progressive du volume et de la densité de la sur-enveloppe corporelle, jusqu'à l'instant dit de plénitude, où cette sur-enveloppe oppose alors, par suite de son degré élevé de matérialité, une résistance telle, qu'elle cesse de subir l'influence essentiellement expansible du corps périsprital.

Après la période de plénitude, pendant laquelle n'a pas cessé de se produire, quoique étant sans effet sur l'organisme charnel, l'effort interne de la force, commence la période de décroissance ayant pour cause le dégagement progressif de la forme périspritale qui traverse peu à peu alors son enveloppe charnelle, et a pour effet, la décrépitude progressive, aussi, de cette même enveloppe de moins en moins animée par l'élément qui l'abandonne.

C'est pourquoi, avons nous dit, la vie est l'ensemble des phénomènes qui s'opposent à la mort, c'est-à-dire au dégagement du corps périsprital, durant la période de croissance, et y conduisent, c'est-à-dire facilitent ce dégagement, pendant la période de décroissance.

***

Ces phénomènes vitaux peuvent être divisés en trois fonctions principales qui sont : *l'aspiration, l'assimilation* et *l'expiration.*

L'aspiration comprend tous les phénomènes ayant pour objet d'adjoindre progressivement à la sur-enveloppe corporelle, une nouvelle quantité de molécules charnelles, dont elle emmagasine une certaine partie par *l'assimilation*, pendant que, par *l'expiration*, elle en rejette certaine autre devenue inutile à son entretien vital.

Ces trois fonctions, dont la combinaison harmonique est absolument indispensable à la conservation du corps charnel, jouent, chacune tour à tour, un rôle primordial dans chaque période de la vie : *l'aspiration* dans la période de croissance, *l'assimilation* dans la période de plénitude, *l'expiration* dans la période de décroissance.

L'être qui croît à l'existence charnelle a besoin d'absorber une plus grande quantité d'éléments vitaux que l'être ayant atteint sa période de plénitude et dont les organes ont alors acquis, par suite de l'habitude répétée de leur fonctionnement, une sorte de sûreté dans l'absorption, qui rend l'assimilation plus grande, en rapport de l'aspiration et de l'expiration, s'exerçant à cet instant

d'une manière moins active. C'est, pour ainsi dire, la qualité qui supplée alors à la quantité. Par contre, l'être qui décroit à l'existence charnelle a besoin de rejeter une plus grande quantité de ces éléments vitaux par suite de l'affaiblissement, de l'usure de ses organes qui facilitent de moins en moins leur assimilation.

Beaucoup absorber pour beaucoup s'assimiler — étant donnée la quantité assez grande de rejets, par suite de ce que l'on pourrait appeler l'inexpérience des organes — telle est la principale fonction de l'enfance.

Beaucoup rejeter et peu absorber pour s'assimiler le moins possible, telle est la principale fonction de la vieillesse.

Beaucoup absorber et beaucoup rejeter, ou peu absorber et peu rejeter, avec une infinité de degrés allant de l'un à l'autre de ces deux extrêmes, telle est, pour assurer l'équilibre vital, la principale fonction de l'âge viril.

L'observance régulière de chacune de ces trois fonctions, dans sa période correspondante de la vie, donne lieu à ce que l'on appelle la santé ; leur dérèglement donne naissance à la maladie.



La *Matière* ou *Forme*, avons-nous dit, devient principe dominant dans l'existence charnelle, c'est-à-dire que les deux autres principes constitutifs de l'être, *Force* et *Mouvement*, subissent passivement alors les diverses modifications que la *Forme* leur imprime. Ne recevant l'impression des choses extérieures et n'agissant sur elles que par son intermédiaire, il en résulte que leurs fonctions respectives sont pour ainsi dire calquées, durant la phase charnelle, sur les fonctions inhérentes à la *Matière* et que, passant, eux aussi, par les trois périodes de croissance, de plénitude et de décroissance, ils donnent lieu à leur tour, par l'effet de l'action réflexe sur eux du principe dominant, à des phénomènes analogues d'aspiration, d'assimilation et d'expiration.

C'est ainsi que la *Nutrition* ou entretien de la Forme, l'*Instruction* ou entretien de la Force et la *Respiration* ou entretien du Mouvement, dont l'ensemble constitue l'alimentation générale de l'être charnel, peuvent être divisées chacune en trois parties principales qui sont :

1° Pour la *Nutrition* : l'*Absorption* ou fonction aspiratrice, la *Digestion* ou fonction assimilatrice, la *Sécrétion* ou fonction expiratrice ;

2° Pour l'*Instruction* : l'*Appréhension* ou fonction aspiratrice, la *Compréhension* ou fonction assimilatrice, l'*Oubli* ou fonction expiratrice ;

3° Pour la *Respiration* : l'*Inspiration* ou fonction aspiratrice, la *Circulation* ou fonction assimilatrice, l'*Expiration* ou fonction expiratrice.

Régler, pour chacun des trois principes constitutifs de l'être, chacune de leurs trois fonctions correspondantes d'après la période de la vie où elle doit

s'exercer, c'est assurer l'équilibre général de l'organisme, chaque principe réagissant incessamment sur les autres et pouvant donner lieu, par le fait de son affaiblissement, à la désorganisation de toutes les fonctions.

L'enfance doit être fertile en *Absorption*, *Appréhension* et *Inspiration* afin d'augmenter progressivement en supériorité, l'infériorité native de l'organisme, infériorité corporelle intellectuelle et sensorielle, et ce, par suite de la fonction expiratrice s'exerçant très activement dans cette période de la vie, ainsi qu'il est facile d'en juger par l'abondance des sécrétions, le manque de souvenir et la précipitation du pouls — en tenant compte des degrés ascensionels allant de l'enfance à la virilité et qui augmentent progressivement l'intensité de la fonction assimilatrice, en raison proportionnelle de la diminution de l'activité expiratrice.

L'âge viril, que l'on pourrait considérer comme la véritable phase charnelle — l'enfance n'étant qu'une ascension et la vieillesse une descente — doit, pour maintenir l'équilibre organique, entretenir une activité proportionnelle dans les deux fonctions aspiratrice et expiratrice, afin de rendre réellement productive la fonction assimilatrice, c'est-à-dire assurer le fonctionnement régulier de la *Digestion*, de la *Compréhension* et de la *Circulation*.

La vieillesse ou décrépitude doit, à son tour, étant donnés l'usure et l'affaiblissement de tous les organes, observer une grande sobriété dans la fonction aspiratrice, si elle ne veut précipiter encore, par le fait de la difficulté d'assimilation, l'activité naturelle de la *Sécrétion*, de l'*Oubli* et de l'*Expiration*, ainsi qu'il est facile d'en juger par l'abondance des sueurs, la perte de la mémoire et la suffocation, phénomènes qui s'accentuent de plus en plus, à mesure que se rapproche l'instant de la désorganisation charnelle.

Tel est le rôle tracé par la loi naturelle aux trois grandes fonctions vitales de l'organisme charnel; fonctions intrinsèquement inhérentes à la Forme, principe dominant de l'individualité, et extrinsèques aux deux autres principes constitutifs de l'être, la Force et le Mouvement, qui subissent et reflètent passivement, durant la phase charnelle de l'existence, l'action dominante du principe matériel. On peut dénommer l'ensemble de ces trois fonctions, c'est-à-dire la réunion de tous les phénomènes corporels, intellectuels et sensoriels qui en résultent, par le terme générique d'*alimentation* ou entretien de l'être charnel.

***

Mais là ne s'arrêtent pas les facultés humaines; si l'Etre doit veiller à la conservation de son organisme, il doit aussi vivre en société et reproduire son espèce; c'est pourquoi, après les phénomènes d'alimentation, fonction vitale ayant pour objet l'entretien régulier de l'être charnel et dont nous venons de résumer le plus brièvement possible le mode de fonctionnement, deux autres catégories de phénomènes se présentent à l'observation; ce sont les phénomènes

de *Relation* dont le but est de mettre l'Etre en rapport avec le monde extérieur, et les phénomènes de *Reproduction*, dont le but est d'assurer la multiplication de l'espèce.

Dans les phénomènes de relation nous constatons aussi trois fonctions principales : 1° l'*Impression*, la *Sensibilisation* et la *Transmission*.

L'*Impression* a pour objet de faire subir à l'être l'action du monde extérieur;

La *Sensibilisation* a pour objet de déterminer, d'après la disposition organique de l'être, la nature ou qualité des actions extérieures qui l'impressionnent;

La *Transmission* a pour objet de provoquer sur le monde extérieur des effets analogues à ceux dont ce dernier est la cause sur l'être. L'exemple suivant aidera à comprendre la nature particulière de ces trois fonctions :

Un être communique sa pensée à un autre être par le moyen de la parole; chez celui qui parle, il y a *transmission* à l'aide de l'organe vocal; chez celui qui écoute, il y a *impression* par le son articulé frappant son organe auditif, et *sensibilisation* par l'idée qu'éveille en lui la pensée transmise.

L'*Impression*, la *Sensibilisation* et la *Transmission*, fonctions de relation dont il est facile de remarquer l'analogie avec les trois fonctions principales d'alimentation,— l'aspiration, l'assimilation et l'expiration,— jouent chacune tour à tour, ainsi que ces dernières, un rôle primordial dans chaque période de la vie : l'*Impression* dans la période de croissance, la *Sensibilisation* dans la période de plénitude et la *Transmission* dans la période de décroissance.

L'enfance reçoit des impressions multiples et variées dont elle s'assimile de plus en plus les effets, par le développement progressif de la *Sensibilisation*, à mesure qu'elle avance dans la période de plénitude, âge de la vie où cette dernière fonction, ayant atteint son apogée, n'augmente plus d'activité et reste stationnaire jusqu'à l'instant de la décroissance où elle commence à diminuer dans des proportions parallèles à sa gradation ascendante. C'est ainsi que l'enfant, chez qui tout est impression, observe devant un rien, lueur, son, ou objet futile et sans utililité, une gravité presque égale à celle de l'homme viril en face d'un chef-d'œuvre artistique ou d'une ingénieuse production de l'industrie. Pourquoi? Parce que l'*impression*, visuelle, auditrice ou autre, qui frappe les sens, éveille chez l'homme viril, par le fait de la *sensibilisation* acquise, une idée qui modifie ou qualifie l'impression reçue et donne à l'être la notion exacte de la nature et de l'importance de l'objet extérieur, tandis qu'elle n'éveille chez l'enfant aucune idée conséquentielle, ou sensibilisation susceptible de lui en faire comprendre la valeur réelle. Chez ce dernier il y a simplement impression tactile, auditive, visuelle ou autre; chez l'homme viril il y a, en outre, sensibilisation, c'est-à-dire notion qualificative des impressions reçues. Un enfant approche insouciamment la main de la flamme d'une bougie. Pourquoi? Parce que l'impression visuelle, produite par la lueur qui brille à ses yeux, n'éveille pas encore en lui l'idée de la douleur qui peut résulter de son imprudence ; idée

qui ne peut se développer que par une deuxième impression, l'impression tactile directe, tandis qu'elle s'éveille instantanément chez l'homme viril par la seule impression visuelle. Dans ce sens on peut dire que la sensibilisation n'est que l'expérience résultant de la coordination répétée des impressions.

C'est donc par la répétition des impressions, si vives et si multiples chez l'enfant, que se développe progressivement la sensibilisation ou fonction qualificative des rapports avec le monde extérieur et qui, ainsi du reste que toutes les facultés humaines, atteint son summum d'intensité dans la période de plénitude, instant de la vie où l'être est réellement en possession de son organisme charnel, et qui se prolonge plus ou moins selon que par l'emploi qu'il fait de ses facultés ou par la nature des conditions extérieures qui l'actionnent, il avance plus ou moins vers la période de décroissance.

Dans cette dernière période ou vieillesse, c'est la transmission qui devient fonction dominante; cela se conçoit aisément. En effet, les diverses impressions reçues par l'être, commençant à diminuer progressivement d'intensité par suite de l'usure des organes afférents à leur réception, il s'ensuit naturellement que la sensibilisation qui, elle, est toujours aussi active — ainsi qu'il est facile d'en juger par le seul exemple du vieillard chez lequel l'affaiblissement de l'organe visuel ne détruit pas cependant la notion exacte des objets jadis l'impressionnant par ce même organe — que la sensibilisation, disons-nous, ne recevant plus que de faibles impressions, tend, pour exercer son activité à en produire une plus grande quantité qu'elle n'en reçoit elle-même, et cela en vertu de sa qualité médiatrice qui fait tour à tour l'idée résultante ou causative, selon qu'elle a pour objet d'analyser les impressions ou d'en produire sur le monde extérieur.

L'exemple d'un être qui tour à tour écoute et parle, fera bien comprendre ce double rôle de la fonction sensibilisatrice qui, dans le premier cas, analyse l'impression auditive et éveille chez l'être l'idée qu'elle représente et, dans le second cas, produit d'abord l'idée pour la transmettre ensuite à l'aide de l'organe vocal. Cette prédominance de la transmission dans la période de décroissance, n'est évidemment que relative à la quantité des impressions reçues par l'être dans cette même période, c'est-à-dire qu'ainsi que l'expiration, fonction d'alimentation, dominante, elle aussi dans la vieillesse, elle se manifeste plus activement à cet instant de la vie que les autres fonctions. En un mot, l'équilibre vital existant entre l'aspiration et l'expiration, fonctions d'alimentation, et entre l'impression et la transmission, fonctions de relation, dans la période de plénitude, se trouve rompu en faveur de l'expiration et de la transmission, dans la période de décroissance, de même qu'il l'est aussi, mais en faveur de l'aspiration et de l'impression, dans la période de croissance.

En ce qui concerne les phénomènes de relation, on peut, en effet, remarquer que le vieillard parle beaucoup plus qu'il n'entend, par suite de l'affaiblissement

progressif de son organe auditif dont l'usure précède toujours, sauf accident, celui de l'organe vocal; de même que, par contre, l'enfant entend beaucoup plus qu'il ne parle, par suite du fonctionnement régulier de l'organe vocal toujours plus lent à se développer que l'organe auditif. On n'entend plus en mourant, on parle encore bien souvent. On entend déjà en naissant; à peine si quelques sons inarticulés font pressentir le développement ultérieur de la parole.



Les fonctions de relation, ainsi que les fonctions d'alimentation, donnent lieu à trois catégories de phénomènes prenant chacune leur cause directe dans l'un des trois principes constitutifs de l'être humain: la Force, la Forme et le Mouvement. Ces trois catégories sont les suivantes:

1° Les phénomènes corporels: toucher, goût et odorat, émanant directement de la Matière ou Forme;

2° Les phénomènes intellectuels: raison, sentiment et intuition, émanant directement de l'Esprit ou Force;

3° Les phénomènes sensoriels: vue, ouïe et chaleur, émanant directement du Fluide universel ou Mouvement.

Dans chacune de ces trois catégories prises isolément, il est facile de constater l'action des trois fonctions principales de relation. C'est ainsi que pour le toucher, le goût et l'odorat, nous voyons tour à tour l'*impression* qui frappe, la *sensibilisation* qui qualifie, et la *transmission* qui provoque; de même que, pour la raison, le sentiment et l'intuition, il y a *impression* produite, *sensibilisation* déduite et *transmission* donnée; de même enfin que pour la vue, l'ouïe et la chaleur, on peut constater l'*impression* reçue, la *sensibilisation* perçue et la *transmission* offerte.

Les dénominations ci-dessus: toucher, goût, etc., qualifient les divers phénomènes corporels, intellectuels et sensoriels, dans leur fonction *sensibilisatrice* seulement; le défaut de termes techniques ne nous permettant pas de déterminer exactement par des mots leurs fonctions *impressive* et *transmissive*. Il sera facile d'y suppléer par des périphrases exprimant analogiquement pour chacun d'eux, ce qu'il nous est loisible de qualifier de la manière suivante pour le seul phénomène visuel: vision ou fonction impressive, visibilité ou fonction transmissive.

On remarquera qu'en vertu de la prédominance de la Matière ou Forme, dans l'existence charnelle, sur les deux autres principes constitutifs de l'Être, il y a une réaction constante qui s'établit du principe dominant ou actif aux deux principes passifs, et qui détermine alors pour les phénomènes, prenant

leur cause directe chez les derniers, une analogie parfaitement constatable par l'observation avec ceux émanant directement du principe matériel. La raison est, pour ainsi dire, une sorte de toucher intellectuel dans les rapports avec le monde extérieur; il lui faut des choses palpables, des faits; le sentiment en est pour ainsi dire le goût; l'intuition en est pour ainsi dire l'odorat. Ce rapport facile à constater, entre la nature des phénomènes intellectuels et celle des phénomènes corporels, devient d'une analogie plus indirecte et par suite moins observable pour les phénomènes sensoriels qui, étant donnée la périodicité du sommeil, mode d'existence, où devient dominant leur principe causatif, subissent moins activement l'influence de la Matière que les phénomènes intellectuels, émanant d'un principe, la Force, dont la prédominance a lieu dans un mode d'existence ne se produisant qu'à des intervalles plus distants. On peut dire cependant que la vue est une sorte de toucher sensoriel, de même que l'ouïe en est pour ainsi dire la saveur, et la chaleur, l'odorat. Mais, nous le répétons, ici l'analogie devient moins facilement constatable, quoique existant en réalité dans des proportions convenablement déterminées par la fréquence de l'activité du principe sensoriel ou Mouvement, dont l'existence médiatrice ou sommeil a pour objet la manifestation journalière et le progrès particulier.

Contrairement aux divisions généralement établies, nous distinguons donc trois groupes ou catégories de sens: les sens corporels, les sens intellectuels et les sens sensoriels, ayant pour cause la manifestation charnelle des trois principes constitutifs de l'être humain, et pour objet l'appréciation du monde extérieur par chacun de ces trois principes, c'est-à-dire les rapports qui s'établissent entre l'être individuel et la collectivité des choses et des êtres susceptibles d'éveiller en lui les idées déterminatives de leur valeur.

Cette appréciation a lieu de trois manières:

1° Par la forme ou structure des objets extérieurs mis en rapport avec l'être;

2° Par leur nature;

3° Par leur qualité.

L'ensemble ou coordination de ces trois appréciations, agissant chacune par un sens corporel, un sens intellectuel et un sens sensoriel, donne à l'être la notion qualificative des objets extérieurs, sa conscience individuelle étant résultante de la combinaison harmonique des trois principes qui le constituent, et devant, par conséquent, pour s'exercer sainement, résumer l'ensemble des diverses sensations perçues par chacun d'eux.

Le toucher, la raison et la vue donnent la notion de la forme dans les rapports avec le monde extérieur; le goût, le sentiment et l'ouïe, éveillent chez l'être l'idée de leur nature; l'odorat, l'intuition ou flair intellectuel, et la chaleur lui en déterminent la qualité. Ces multiples appréciations ne sont individuel-

lement applicables que dans leurs domaines respectifs, c'est-à-dire chacune pour un objet correspondant à la propriété du principe causatif dont elle émane, soit qu'il s'agisse de déterminer la forme, la nature ou la qualité des rapports établis. C'est ainsi que par le toucher, on apprécie les formes plastiques, par la raison les formes intellectuelles, telles, par exemple, que les idées et mots représentatifs de la pensée, et par la vue, les formes géométriques et les couleurs. De même pour les appréciations de la nature et de la qualité, qui demandent la manifestation de l'un des sens corporels, intellectuels ou sensoriels, selon qu'il y a lieu d'analyser un rapport émanant de la Forme, de la Force ou du Mouvement.

***

Tels sont les phénomènes de relations, improprement appelés sens, cette qualification devant être spécialement appliquée, selon nous, à leur seule fonction *sensibilatrice*, c'est-à-dire à l'idée qu'éveillent chez l'être les multiples impressions qui l'actionnent. Ils sont, pour ainsi dire, les portes ouvertes sur le monde extérieur, permettant au moi individuel, étroitement enfermé dans sa prison de chair, de connaître, comprendre et apprécier ce qui est hors de lui.

Si l'être n'avait pas de sens, il serait isolé dans la nature; son, odeur, couleur, saveur, forme, température, idées et sensations seraient inconnues pour lui et l'univers ne serait alors qu'un immense désert, dont il ne pourrait concevoir l'existence. Incapable de se conduire dans le vide silencieux et sombre qui l'environnerait, il se heurterait à chaque pas contre des objets et des êtres dont il ne saurait s'expliquer la nature et qui l'arrêteraient chaque fois sans qu'il eût seulement la notion de leur contact; ne pouvant pourvoir à sa nourriture, seul dans le silence et la nuit, son existence charnelle ne serait plus qu'un passage éphémère, n'ayant pas de raison d'être et qui finirait bientôt, à peine commencée, sans lui laisser le souvenir et la conscience indispensables à la perpétuation de son individualité.

Or, l'être est éternel, son moi est indestructible, il est toujours; et c'est pourquoi rien ne pouvant l'annihiler et le détruire, la chair, si opaque et si grossière soit-elle, ne saurait fermer entièrement sur lui ses lourdes portes, et lui laisse entrevoir, par l'entrebaillement des sens, quelques rayons de lumière et de vérité.

Mais hélas! pour un peu de lumière que d'obscurité! pour quelques vérités que d'inconnus encore! tout passe par les sens et par leurs organes matériels pour arriver à la conscience, et le moi individuel se réveillant peu à peu après la naissance, n'est plus, durant la phase charnelle, que le pâle reflet d'une personnalité jadis libre et pleinement consciente qui, affaiblie et voilée, à cet

instant, par une matière lourde et opaque, n'entrevoit plus la vérité qu'à travers le prisme trompeur de la chair.

L'être incarné est limité dans ses connaissances par l'infranchissable barrière de son organisme charnel. Comme le prisonnier, enfermé depuis sa naissance, qui ne connaîtrait la lumière du jour et les bienfaits de la liberté que par les ouï-dire de son geôlier, il n'a sur le monde extérieur que des idées appréciatives, sinon entièrement fausses, mais du moins rapetissées et obscurcies par l'insuffisance de ses moyens de relation. Sa prison à lui, c'est la chair, ses geôliers, ce sont les sens ; ce qu'il voit, touche ou entend, n'est jamais qu'une vérité restreinte et alourdie par ses grossiers intermédiaires et de ce qu'il comprend à ce qui est, il y a l'immense distance qui sépare le relatif de l'absolu, le fini de l'infini.

Ce qu'il connaît n'est que l'ombre d'une réalité inconnue, et s'il perçoit quelquefois, par l'intuition, comme un lointain écho des vérités éternelles, cette fugitive impression est le plus souvent peu durable, car sa raison de chair ne tarde pas à la voiler de nouveau pour ne lui laisser que des aspirations incomplètes, vers une réalité qu'il devine mais qu'il ne saurait ni définir, ni comprendre.

Que ceux-là donc qui recherchent la vérité avec ardeur et sincérité sachent bien que leur seule raison est insuffisante à leur tout expliquer. Si elle peut s'exercer sûrement dans le domaine des faits tangibles, c'est qu'elle est pour ainsi dire la plus charnelle des facultés intellectuelles de relation : elle comprend ce qu'elle touche. Mais en dehors de son action, au-delà de ses connaissances, se déroulent encore d'incommensurables horizons de lumière et de vérité ; là où elle ne voit qu'inconnu et obscurité, là où elle dit : ceci ne peut être, là où elle n'apprécie ni ne comprend, une voix intérieure mystérieuse, souvenir du passé ou pressentiment de l'avenir dit à l'être qu'il est quelque chose de plus beau et de plus pur, de plus grand et de plus vrai qui se dérobe à sa raison et que lui cachent encore les voiles épais de la matière charnelle. Le sentiment qui met l'amour et le dévouement dans les cœurs, l'intuition qui donne l'inspiration au poète et les géniales conceptions au penseur sont-elles donc des facultés si méprisables que l'homme ne puisse les employer plus souvent à satisfaire son insatiable besoin de savoir et de connaître ? Pourquoi la raison seule aurait-elle le droit d'éveiller la conscience ? De même que l'appréciation des rapports corporels serait insuffisante par la seule manifestation du toucher, de même aussi, par la seule raison, l'être ne saurait avoir que des appréciations imparfaites sur les rapports intellectuels. Toucher un fruit ne suffit pas, il faut goûter pour en apprécier la saveur. Toucher un fait n'est jamais aussi qu'une appréciation partielle de sa nature et de son importance. La générosité et l'abnégation de soi-même qui poussent l'homme de cœur à se dévouer pour son semblable, le pressentiment qui fait entrevoir à l'être l'aurore

des vérités à venir, échappent certainement à l'analyse mathématique de la raison. En existent-ils moins pour cela, et quoique sortant du domaine de la tangibilité intellectuelle, doivent-ils donc être rejetés comme contraires à la réalité ?

S'il en était ainsi, si l'être devait tout ramener dans le rayon étroit de sa raison de chair, si le fait brutal devait seul exercer son jugement et son intelligence, amour et idéal ne seraient donc que mensonge, et mieux vaudrait alors s'enfermer dans une égoïste satisfaction personnelle, que de laisser vibrer inutilement son âme aux généreux sentiments et aux nobles aspirations.

Mais non, au-delà des limites tracées à la raison, l'être ressent un irrésistible besoin d'affection pour ce qui est bon et beau ; sur les ailes rapides de l'imagination, un invincible élan entraine sa pensée vers des vérités inconnues, il aime, il aspire, et de cette double manifestation de son âme, naissent pour lui les plus grandioses comme les plus sublimes conceptions. La fleur que l'on ne peut ni voir ni toucher, trahit le secret de sa présence par le parfum qu'elle exhale, ainsi de la vérité ; en dehors du rayonnement restreint de la raison, elle résonne encore dans cœur de l'homme en harmonieuses vibrations, et l'intuition, cette fille du ciel qui aspire sans cesse à revoir sa patrie, va la chercher bien souvent dans de lointaines régions, oasis pleines de fraîcheur dans l'aride désert de l'existence, d'où elle apporte à l'âme humaine comme un délicieux et suave parfum de pureté.

Nous ne faisons pas ici le procès de la raison ; si elle a ses erreurs, elle a aussi ses vérités, et si ses efforts de compréhension sont parfois stériles, c'est que l'on essaie inutilement de l'entraîner hors du cercle de tangibilité intellectuelle, où elle doit exercer sa rigoureuse précision. Ainsi que les autres facultés humaines, elle a son pourquoi et son but ; elle est utile, indispensable même au fonctionnement régulier des rapports intellectuels de l'être avec le monde extérieur, et c'est à la somme d'exactitude qu'elle réclame que l'homme doit de ne pas s'égarer plus souvent à la poursuite de folles chimères ou d'imaginaires entités. Mais nous le répétons, elle ne comprend que ce qu'elle touche ; elle est au sentiment et à l'intuition ce que le toucher corporel est au goût et à l'odorat, et si elle déduit, analyse et coordonne, elle ne saurait cependant, sans faire preuve d'impuissance, ni apprécier l'ineffable sentiment d'amour, que le cœur exhale à ses heures de muette adoration, ni, comme l'intuition, s'élancer par un vigoureux coup d'aile, jusqu'aux plus hautes cimes de l'idéal.

Comprendre, aimer, aspirer, constitue pour l'homme un triple besoin auquel il ne peut se soustraire. A chacun d'eux correspond une faculté qui lui est propre : la raison à la compréhension, le sentiment à l'amour, l'intuition à l'aspiration. Selon que les impressions reçues du monde extérieur, ou que la volonté et le désir de l'être déterminent en lui la manifestation de l'un de ces besoins, c'est à la faculté qui lui est afférente qu'il doit faire appel, s'il ne veut

employer inutilement les autres et les frapper prématurément d'inertie. Qu'il laisse donc à la raison le soin de toucher les réalités tangibles ; mais qu'il donne au sentiment la large part d'affection qu'il réclame ; et surtout qu'il ne néglige pas l'intuition, dont les sublimes envolées dans l'idéal viennent lui parler d'une patrie momentanément inconnue, mais instinctivement regrettée.

(A suivre). JEAN.

LETTRES A LA « VIE POSTHUME »

Au point où en est rendue la reproduction du travail de l'Esprit Jean, le moment me semble propice pour rappeler, sans obscurité pour le lecteur, quelques observations que je présentai autrefois au directeur de la *Vie Posthume*, au sujet de sa vaillante publication et des théories de Jean, en particulier. Ces observations forment la matière de deux lettres, qui n'étaient pas destinées à la publicité, mais auxquelles Marius George voulut quand même faire l'honneur de l'insertion. La première répondait à l'hommage qu'il m'avait fait de la première année de la *Vie Posthume* (1885-86) ; elle a paru en Mars 1887. La seconde, qui est d'Octobre 1887, a paru dans le numéro de Décembre de la même année. La publication du travail de Jean en était à peu près au point où en est notre reproduction ; particulièrement le n° de Mars 1887 de la *Vie Posthume* et notre présent fascicule se trouvent, quant au texte de Jean, coïncider dans leurs premières pages. C'est pourquoi le moment m'a semblé naturel pour rappeler ces lettres déjà anciennes, — en élaguant, à l'occasion, quelques remarques secondaires, ou en apportant telle légère modification de termes, motivée par le recul du temps et l'absence d'à-propos.

Aux dites observations, Marius George répondit, en se montrant heureux des vues communes, mais aussi en se maintenant avec fermeté dans les théories de Jean. Mon premier mouvement a été de reproduire ces répliques. Mais c'eût été là, malgré un but d'équité, m'exposer à être injuste. Car je n'aurais pu m'empêcher de répondre, et, Marius George n'étant plus là avec sa bonne plume, j'aurais eu trop facilement le dernier mot. Il me semble donc préférable de donner simplement connaissance d'une manière de voir, voisine, mais un peu différente de celle de la *Vie Posthume*, et qui n'a pas la prétention d'être sans réplique. Placé entre la doctrine de Jean, qui se déroule ici dans toute son ampleur (doctrine que les répliques de Marius George n'avaient d'autre but que de maintenir intacte), et les observations ci-dessous présentées, le lecteur se fera lui-même son opinion, en connaissance de cause.

J.-C. C.

PREMIÈRE LETTRE

Voici déjà longtemps que je veux vous transmettre, ainsi que je vous l'ai promis, quelques impressions sur la lecture de la *Vie Posthume*. Ce qui m'a retardé, c'est la difficulté de résumer toutes mes réflexions sur une matière aussi touffue, et la crainte d'abuser de votre attention en ne sachant pas me borner.

Je vais donc faire de mon mieux pour vous résumer à la diable quelques impressions ; mais ce que je vous dirai ne sera qu'une très faible partie de ce que j'aurais à vous dire. Je n'insisterai pas sur tous les points communs qui

nous relient ; ce serait recommencer l'article qui m'a valu votre lettre de sympathie et votre précieux envoi. J'aime mieux rechercher quelques sujets de discussion, car la discussion est du travail, c'est la mise en rapport des êtres humains par les éléments qui les diversifient et qui doivent constituer peu à peu une variété concordante dans l'harmonie collective.

Vous remplacez le mot *Esprit* par le mot *Être périsprital.* Je suis d'accord avec vous pour trouver le mot Esprit insuffisant, car l'école du spiritualisme métaphysique lui a attribué un sens qui prête à l'équivoque. Mais, par cela même, le mot Être périsprital participe à cette insuffisance, car si l'Esprit est considéré comme une abstraction, le périsprit (c'est-à-dire étymologiquement ce qui est autour de l'esprit) devient l'enveloppe d'une abstraction, ce qui est difficile à comprendre. Il est donc préférable, à mon avis, de conserver le mot Esprit, en ayant soin de le définir, à moins de le remplacer par un mot nouveau.

Le mot *Être astral*, d'autre part, a une signification trop particulière dans l'analyse que les théosophes admettent relativement aux parties constituantes de l'être...

Quant à l'expression *Être surhumain*, elle semble impliquer chez le désincarné une supériorité qui ne saurait dépendre du seul fait de la désincarnation ; et de plus elle a l'inconvénient de ne plus faire des vivants et des morts un seul et même monde humain, une seule et même humanité.

Je crois donc que si le mot Esprit ne suffit pas aux exigences de la clarté du langage, le mieux serait, je le répète, de chercher en commun un mot nouveau pour le remplacer...

Admirable l'article de l'Esprit Jean qui commence page 123 (1). Combien je suis heureux de trouver des passages comme celui-ci :

« Tous les systèmes philosophiques, même les plus faux en apparence, « renferment une part plus ou moins grande de vérité; et c'est souvent faute de « s'entendre sur la valeur et sur la signification de certains mots que naissent « les interminables disputes des écoles antagonistes, etc... Matérialisme et « spiritualisme doivent se confondre un jour ; car, quoique partant de points « différents, tous deux ne cessent de converger vers un point unique qui est la « vérité éternelle... »

Pourtant je me permettrai de faire des réserves sur sa théorie du fluide universel, qu'il considère essentiellement distinct de la matière. Je ne puis voir là qu'une hypothèse très discutable, car en supposant que ce fluide est « une substance très subtile composée de molécules excessivement ténues », l'Esprit Jean ne fait que supposer un genre spécial de matière comprenant des

(1) Page 123 de la *Vie Posthume.* — V. *L'Humanité Intégrale*, 1899, N° 3, p. 62 et suiv. (*L'Être au double point de vue spiritualiste et matérialiste*).

interstices entre ces molécules et pouvant suggérer cette nouvelle question : Qu'y a-t-il dans ces interstices ?

Je crois qu'en s'en tenant à l'unité de substance, et en ayant égard aux modalités de forme et de force, c'est-à-dire de nombre et de mouvement qui la révèlent, on peut arriver à une hypothèse qui concorde avec celle de l'Esprit Jean dans ses parties essentielles, c'est-à-dire dans les parties dont procèdent les considérations du plus haut intérêt qu'il nous présente.

J'arrive maintenant à l'une des parties les plus intéressantes du volume ; je veux parler des considérations de l'Esprit Jean sur l'Existence.

Les Immortalistes de Paris, pour la plupart du moins, semblent prendre pour ligne de conduite de s'en tenir à la démonstration expérimentale de la survivance. Je crois, pour ma part, que même en s'en tenant à l'observation positive, le travail spirite peut donner davantage, et je vois avec grand plaisir que, loin de réserver la question capitale de la réincarnation, vous affirmez cette loi en maints passages, et la publication de la théorie de l'Esprit Jean en est une preuve remarquable. Bien que ce travail appartienne plutôt à l'ordre rationnel qu'à l'ordre proprement positif, il occupe une place des plus légitimes et des plus intéressantes dans votre publication, par son esprit scientifique. Je ne puis que le classer dans la catégorie des hypothèses, mais c'est une hypothèse des plus dignes d'attention.

Quant à la preuve positive de la réincarnation, je suis de ceux qui croient qu'elle peut se faire par l'examen critique de nombreux faits observés et compulsés. Et cette loi de réincarnation, il importe de l'établir, car elle est notre principale force contre l'envahissement de certaines doctrines théosophiques, et particulièrement contre la théorie des « élémentaires ». S'il est des « adeptes » qui affirment que les « loques » périspritales du commun des désincarnés finissent par se dissoudre, s'évanouir dans l'espace, entraînant la ruine des personnalités dont elles étaient les formes, cela tient à ce que ces adeptes (qui se croient bien supérieurs aux médiums du spiritisme) n'ont pu faire que des observations incomplètes et ont conclu témérairement. Avec les conditions dans lesquelles ils se sont placés par un entraînement spécial, ils ont vu mourir des formes périspritales, de même qu'avec nos facultés ordinaires d'incarnés nous voyons mourir des formes charnelles ; et par une témérité analogue à celle de nos matérialistes (néantistes), ils ont conclu de l'apparence à la réalité et affirmé la mort de ces Esprits, alors que ceux-ci ne faisaient que se transformer par leur renaissance à la vie charnelle.

Aussi, le travail de l'Esprit Jean, lors même qu'il ne serait pas l'expression entière de la réalité, mériterait-il toutes nos sympathies, car il est fait pour attirer sur la loi de réincarnation l'attention des esprits scientifiques.

Je crois pourtant que la théorie de l'Esprit Jean est un peu trop mécanique, du moins en apparence. Tout procède de lois ; mais à mesure qu'on avance de

l'ordre physique à l'ordre psychologique, les lois deviennent plus complexes ; et c'est ainsi que les lois sociologiques sont moins faciles à déterminer, par exemple, que les lois de la cinématique.

D'après ce que j'ai pu observer, je suis disposé à croire avec l'Esprit Jean que la réincarnation est précédée d'une période d'engourdissement pendant laquelle l'esprit, perdant peu à peu l'activité de sa nature désincarnée, s'engouffre insensiblement et irrésistiblement dans le milieu de sa renaissance charnelle. Mais j'ai aussi des raison de croire qu'avant cette période d'engourdissement, l'Esprit (s'il a les acquis nécessaires) peut choisir le milieu de son incarnation et préparer les affinités fluidiques qui l'y entraîneront lorsqu'il aura perdu pour un temps la force vive de sa volonté. Dites que ce choix dépend lui-même d'un déterminisme, tel que celui de la sympathie, — soit ; mais dans bien des cas observés il n'y en a pas moins un phénomène qui, au point de vue de l'être conscient, peut être qualifié de choix. (Vouloir aller plus loin serait vouloir approfondir le problème du libre arbitre, un des plus difficiles et des plus troublants lorsqu'on ne s'en tient pas à la surface).

J'ajouterai, d'autre part, qu'il est des circonstances, en apparence anormales, qui peuvent modifier le cycle de la vie, soit charnelle, soit périspritale. N'a-t-on pas vu des crapauds cataleptisés dans des roches pendant de longues périodes de temps ? N'a-t-on pas vu des fakirs enfouis dans des fosses où se ralentissait et se suspendait presque leur évolution charnelle ? N'a-t-on pas prétendu que certains initiés de l'Orient savaient prolonger leur vie bien au-delà du terme ordinaire ? — Par contre on peut observer des esprits qui sont cataleptisés depuis des siècles dans l'état où ils étaient a l'époque de leur mort. — Autant de phénomènes qui viennent compliquer le cycle évolutif de nos deux phases d'existence.

Autre chose. L'Esprit Jean dit : « Cette action purement mécanique a lieu « sans aucune participation de la volonté de l'être ; il n'en choisit ni n'en « détermine le moment initial, pas plus qu'il n'en peut connaître l'instant final, « c'est une conséquence naturelle qu'il subit sans pouvoir s'y soustraire. De « même dans l'existence charnelle l'être arrive malgré lui à la période de « décroissance qui le conduit naturellement à la mort. »

Et les accidents ? Et les batailles ? Et les assassinats ? Et le suicide ? Qui empêche donc qu'un esprit, sous sa responsabilité, et s'il peut réaliser les conditions nécessaires, n'abrège sa vie périspritale, de même que, sous sa responsabilité également, l'homme peut abréger sa vie charnelle ? (Toutes réserves d'ailleurs sur la comparaison des responsabilités).

C'est en toute cordialité que je présente à l'Esprit Jean ces petites objections qui ne visent nullement à mettre en cause la valeur d'ensemble de son travail. Et la preuve c'est que je lui demande la permission de proposer un amendement à la figure géométrique par laquelle il représente le cycle de la

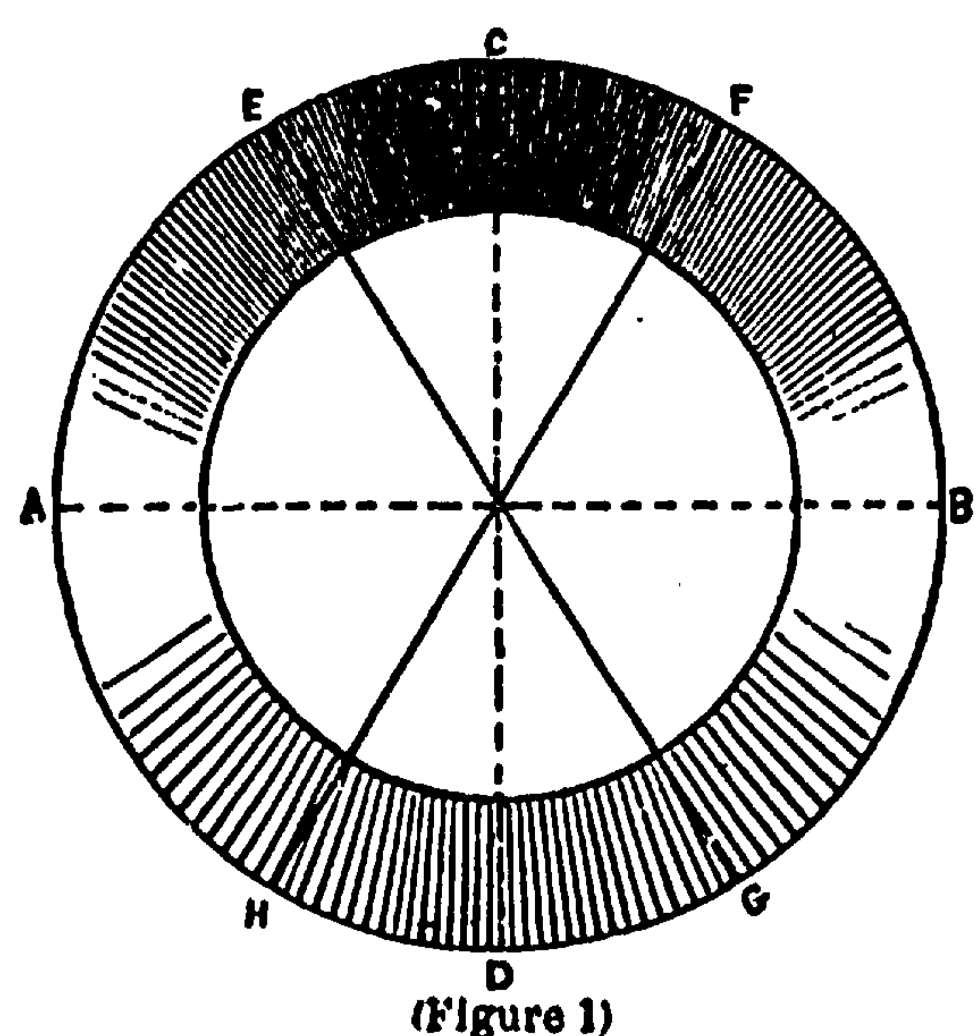
double existence (1), et je m'appuie sur un passage de votre *remarque* (Page 201 de la *Vie Posthume*) :

« Toutefois, — ainsi que l'Esprit Alpha l'a expliqué de son côté en des « entretiens qui seront publiés successivement dans la *Vie Posthume* — ce « cycle d'existence, que devraient parcourir tous les êtres sans exception, ne « serait pas égal en étendue pour chacun d'eux en particulier ; il s'agrandirait, « dans la partie correspondante à la phase périspritale, en raison directe de « l'avancement de l'être. »

La figure la plus propre à exprimer cette manière de voir me paraît être une ellipse. Pour commencer, la double existence peut se représenter par un cercle ; mais peu à peu, le foyer se dédoublant et la courbe s'allongeant, le cercle se transforme en ellipse (ou plutôt en une série d'ellipses) dont un des foyers serait dans la sphère d'incarnation et dont l'autre foyer serait un point de plus en plus élevé (de plus en plus distant de la sphère d'incarnation) en raison du degré d'avancement de l'être. La limite de l'ellipse étant la parabole (dont le second foyer est considéré comme à l'infini), les réincarnations tendent à se raréfier jusqu'à ne plus se produire, les cycles tendant de plus en plus vers une courbe idéale qui ne ramènerait plus l'être à la vie charnelle de la planète.

Comme termes de comparaison de ce qu'on peut supposer dans cet ordre d'idées, choisissons des ellipses connues, par exemple les orbites de quelques comètes. Supposons que l'orbite de la comète d'Encke corresponde à une période où la vie charnelle et la vie périspritale seraient sensiblement de même

(1) Voir le numéro double 4-5 (1899) p. 101. Rappelons d'ailleurs, pour plus de clarté, figure et texte.



(Figure 1)

« On pourrait représenter l'existence par un cercle géométrique dont les points extrêmes du diamètre A B représenteraient chacun le point initial de l'un des modes de l'existence : A, la vie, B, la mort, et les points extrêmes de la perpendiculaire C D leurs points culminants ; les arcs A E, E F, F B, représenteraient les périodes de croissance, de plénitude et de décroissance charnelle; les arcs B G, G H et H A les périodes de croissance, de plénitude et de décroissance périspritale. »

longueur ; et, pour la facilité de calcul, supposons que le cycle des deux vies, représenté par cette ellipse, soit environ 100 ans. La comète d'Encke accomplissant sa révolution en 3 ans 3 dixièmes environ, il en résulte que dans notre comparaison, 3,3 correspond à 100, et que par conséquent 1 correspond approximativement à 30 (1). Dès lors, s'il arrive un moment où le cycle de double vie peut être comparé à l'orbite de la comète de Halley, la période de ce cycle sera (en chiffres ronds) de 76 $\times$ 30 = 2280 ans. Quand le cycle pourra être comparé à l'orbite de la comète de 1858 (c. de Donati), la période sera de 2500 $\times$ 30 = 75000 ans. S'il s'offre en comparaison avec l'orbite de la comète de 1811, la période sera de 3000 $\times$ 30 = 90000 ans. Quand le cycle pourra être comparé à l'orbite de la comète de 1680, la période sera de 8800 $\times$ 30 = 264000 ans. Or, comme le temps d'une incarnation est insignifiant par rapport à de tels chiffres, il n'y a guère lieu d'en soustraire la valeur de ce temps pour se faire une idée de ce qui reste à l'actif de la vie éthérée.

Si les cycles progressifs de l'existence arrivent véritablement à se mesurer par de semblables chiffres, on peut dire qu'il arrive un moment où la réincarnation est comme si elle n'existait plus. Et c'est fort heureux pour les éléments nouveaux qui montent incessamment de l'animalité et qui ne pourraient arriver à se faire une place s'il en était autrement.

Que de choses j'aurais encore à vous dire ! Mais il faut me borner, car j'abuse, ce qui vous prouve combien j'ai pris d'intérêt à la lecture de la *Vie Posthume*. C'est que votre Revue est profondément humaine ; c'est que vous voyez, avant tout, dans le monde des Esprits, le double solidaire de notre humanité terrienne ; c'est que vous comprenez tels mouvements contemporains — tant au point de vue social que philosophique — non comme des aberrations, mais comme des phases naturelles de cette grande évolution qui nous conduit à une ère nouvelle par toutes sortes de poussées vivantes ; c'est que vous ne tendez pas à émasculer le travail profond du peuple en lui faisant mépriser sa planète ; c'est que vous avez cet amour de l'humanité ce patriotisme humanitaire, sans lequel la céleste patrie ne saurait être qu'un mirage ; c'est que vous êtes assez incarné dans la terre pour la faire palpiter quand votre cerveau pense et que votre cœur bat ; c'est que vous aimez la liberté et l'égalité, et qu'on sent que vos amis, comme vous, qu'ils soient de chair ou de matière éthérée, en parlant aux hommes parlent toujours à des frères.

Certes, j'aurais bien des points à discuter, peut-être des desiderata à exprimer ; mais par dessus tout je me sens pris de sympathie, et à tous je vous serre cordialement la main.

J.-Camille CHAIGNEAU.

(1) En effet : $\frac{3,3}{100} = \frac{1}{x}$, d'où $x = \frac{100}{3,3} = 30,303030\ldots$

DEUXIÈME LETTRE

... Avant tout, laissez-moi vous féliciter du dernier numéro de la *Vie Posthume*... particulièrement l'article de M. L... est d'un ton de justesse remarquable et pénétré de ce souffle humanitaire qui est une des caractéristiques de la *Vie Posthume*, de ce souffle de solidarité qui répond à tout ce que nous avons de grand en nous, et sans lequel les religions auraient toujours le dernier mot, car il y a en l'homme un besoin de « se sentir dans quelque chose de plus grand que son soi » qui demande à être satisfait...

C'est vous dire encore toute ma sympathie pour votre chaleureuse Revue. Il n'y a guère que cette question du choix — question que peut-être nous n'envisageons pas sous le même angle — sur laquelle je ne me sente pas en accord avec vous.

Voulez-vous me permettre de vous développer un peu ma pensée à cet égard.

Il me semble que l'état d'humanité à l'heure actuelle représente comme un état intermédiaire entre l'état d'animalité et un état que l'on peut caractériser à un certain degré par le mot de *solidarité consciente* ou harmonie humanitaire. Dans l'état d'animalité, ce qui prédomine c'est l'élément *fatalité* ou *hétéronomie*; dans l'état d'harmonie humanitaire, ce qui prédomine c'est l'élément *liberté* ou *autonomie*. En un mot l'être humain, à l'heure où il arrive à l'état d'harmonie dans une solidarité consciente, commence à se sentir comme faisant partie du Grand Tout, comme étant une composante autonome de la résultante universelle. A ce degré, si le mot « divin » a un sens, l'être humain commence à être divin. Mais que signifierait ce mot, si l'être humain subissait absolument une puissance extérieure à lui, comme un rouage subit, sans réplique possible, l'action d'un moteur, comme un soldat subit la toute puissance de la discipline?

Or, que la puissance extérieure s'appelle Dieu et caprice, comme le Dieu miraculiste des Chrétiens et des Juifs de l'école d'Esra (d'après Alexandre Weill), qu'elle s'appelle Dieu et loi immuable comme le Jéhova du Judaïsme pur (toujours d'après A. Weill), ou qu'elle s'appelle tout simplement la loi, si l'on ne se préoccupe pas de lui constituer une personnalité, — dans tous ces cas l'être humain est absolument sous la dépendance d'un moteur qu'il subit, mais sur lequel il n'agit pas. En un mot, dans la mécanique universelle, ainsi comprise, l'individualité humaine ne possède, des deux termes « action » et « réaction » que ce dernier.

Certaines philosophies admettent un libre arbitre, mais dans des conditions telles que, deux routes étant offertes à votre choix, il n'y en a qu'une que vous puissiez choisir sous peine d'être puni. « Tu es libre de faire ce que tu veux, mais si tu ne fais pas ce que je veux, tu auras sur les doigts ». De là cette morale qui repose toute entière sur une antithèse : le bien, le mal. Le

bien, c'est ce qui est imposé, ici par une toute puissance arbitraire, là par la loi. Le mal, c'est l'opposé du bien. Tout cela suppose un absolu : monarchique ou Jacobin. Or, celui-ci, tout en étant un progrès sur le précédent, n'en a pas moins à mon avis ce tort, d'être encore l'absolu. Il faut pourtant se dire ceci : Un principe n'a de valeur qu'autant qu'il est manifesté ; donc le principe du monde, quel qu'il soit, ne peut avoir qu'une valeur adéquate à sa manifestation ; c'est-à-dire que le principe du monde, quel qu'il soit, ne peut avoir, à l'heure actuelle, qu'une valeur adéquate à la quantité d'univers réalisée au moment où nous sommes. Or, l'univers suivant une évolution sans fin, de nouvelles individualités se formant sans fin dans cette évolution, la valeur de l'âme universelle des mondes, en ce moment donné, est inférieure à ce qu'elle sera dans un avenir quelconque. Elle est, si l'on veut, tout le réalisé, mais elle n'est pas tout le possible. Quel est donc le facteur grâce auquel elle sera demain plus qu'elle n'est aujourd'hui ? Ce facteur, c'est tout ce qui arrive à l'état de conscience, c'est tout ce qui grandit, c'est tout ce qui commence à comprendre et à aimer, c'est nous, humanité, et toutes les humanités analogues.

Nous apportons donc quelque chose de nouveau au Tout déjà réalisé, nous tendons à devenir une composante harmonique de ce Tout en l'agrandissant et en l'enrichissant ; et la phase où cette tendance se dessine est celle où nous nous affranchissons des fatalités pour construire nos destinées en liberté, — en liberté grandissante, — nos destinées qui se combinent à la destinée du Tout, en lui apportant une part d'expérience qui n'est pas la sienne (1), qui s'ajoute à la sienne, en l'enrichissant d'éléments qu'il n'a pas, car s'il en avait d'identiques, l'individualité serait un vain mot, comme l'harmonie serait un vain mot.

Voilà pourquoi il me semble évident qu'il se développe peu à peu en nous une spontanéité, une force qui nous est propre et qui est notre propre conquête ; et c'est cette force qui est notre liberté, c'est cette force qui a été le levain de toutes les âmes qui ont protesté contre la fatalité en se servant de ce mot « libre arbitre » qui, à mon sens, manque de justesse, car il semble signifier seulement décision entre le blanc et le noir, alors que notre liberté est comme l'éclosion de toute une symphonie, qui va se combiner à d'autres symphonies, mais en gardant le cachet qui lui est propre et qui est l'acquis de la série de ses efforts.

Eh bien, cette âme libre qui se sent déjà dans l'harmonie de la conscience universelle, mais qui en est pourtant distincte, puisqu'elle est une note de plus dans cette harmonie, cette âme qui sent la réaction du Tout, mais qui aussi exerce une action sur ce Tout — puisque sans elle ce Tout est amoindri —

(1) Si bien que dans les temps à venir la procréation du Grand Tout n'enfante plus des mondes infirmes comme est encore la Terre, cette malheureuse planète où l'on a tant souffert que tous les esprits y sont hantés par des idées d'expiation. — J.-C. C. (Note annexe de la lettre).

cette âme a son autonomie, elle cherche à exercer son influence, elle rayonne ses idées autour d'elle, et ces idées peuvent se transformer en actions. Elle peut faire des projets, des combinaisons, des expériences; si elle est dans le monde périsprital, elle peut former l'entreprise de s'incarner dans un but voulu, et si plusieurs autres, pensant à peu près comme elle, lui en donnent le mandat, elle désirera venir sur la terre de leur part pour propager une idée qu'elle croit propre au progrès, et aussi pour perfectionner cette idée; elle le désirera et elle le pourra, car à un certain degré d'expérience elle connaîtra le mécanisme des réincarnations, et, comme un bon pilote, elle dirigera sa barque vers le but, alors qu'autrefois, moins avancée et moins instruite, elle n'aurait pu que se laisser aller, sans direction personnelle, livrée à l'impulsion fatale des flots.

Mais, il faut le dire aussi, le pouvoir autonome des esprits les plus grands a sa limite; et, comme notre humanité n'est encore que sur le seuil de la liberté, il arrive que des esprits, chez qui la volonté prime infiniment l'amour, s'élancent, inexpérimentés, croyant franchir cette limite. Inévitablement, ils seront obligés de redescendre. La limite de la liberté est la solidarité humanitaire; et voilà ce que certains mages hautains ne semblent pas toujours comprendre, par exemple lorsqu'ils traitent du haut de leur grandeur les simples profanes qu'ils jugent si inférieurs à leur transcendante élévation.

A ceux qui voudront franchir cette limite de liberté, il arrivera logiquement ceci, c'est qu'ils seront repris par la fatalité, et peut-être plus sensiblement que d'autres parce qu'ils se sentiront plus désorientés. Les formes, ou plus proprement les moules de la terre les ressaisiront (et risqueront, s'ils se débattent, de comprimer pour un instant leurs belles facultés intellectuelles) pour développer en eux la joie de la vie et de l'amour qui leur aura fait défaut.

C'est que, pour la cohésion, il faut bien que, concurremment avec les conquêtes de la liberté, se développent les conquêtes progressives de l'amour, — qui n'est point l'esclavage, mais la sériation progressive des âmes suivant les désirs de leur libre épanouissement. Cet amour, qui est un effet de leur radieuse expansion, est la réalisation progressive du programme « fraternité ». Car l'idée contenue dans le mot « fraternité » est à l'idée contenue dans le mot « amour » à peu près comme la préface est au livre ou comme le plan est à l'édifice...

J.-Camille Chaigneau.

LIVRES ET REVUES

NOTES DIVERSES

Ouvrages dernièrement reçus : *Les Femmes et la Vie* (Essai de Féminisme spiritualiste), tome premier, par Mme O. de Bezobrazow (Francis Laur, éditeur, 26, rue Brunel). — *La Théosophie*

en quelques chapitres, par le Dr Th. Pascal (Publications théosophiques, 10, rue St-Lazare). — *Brahm*, trilogie panthéistique (Substance, Evolutions, Dissolutions), par Maurice Largeris (Librairie de l'Art indépendant, 10, rue St-Lazare). — *La Vraie Destinée de Paris*, et *Lettre à M. Agathon de Potter*, par Juan-Enrique Lagarrigue (Santiago du Chili).

Nouveaux échanges : *Lettres diplomatiques*, Etude mensuelle des faits sociaux, dans leurs rapports avec les lois du développement et du fonctionnement organique de l'être social, en vue de réaliser la « Conscience de l'Humanité », suivant certains principes, discutables sans doute, mais qui sont à sérieusement considérer (au Château de Faugère, par Brioude, Haute-Loire). — *L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas*, Organe d'Union spiritualiste, bi-mensuel illustré (3, rue de Savoie). Nous suivrons avec autant d'intérêt que de sympathie les efforts de ce nouveau confrère ; et, s'il nous reste quelques doutes, non sur sa parfaite bonne volonté, mais sur la possibilité d'atteindre, en mode complètement impartial, le but qu'il se propose, nous ne demandons qu'à voir ces doutes se dissiper. Dans cette espérance, nous lui souhaitons cordiale bienvenue.

Mme Lucie Grange, directrice de *La Lumière* (96, rue Lafontaine), nous prie d'annoncer que, en l'honneur de la 19e année de *La Lumière* en 1900, et en faveur de la propagande et des Congrès, le prix d'abonnement est réduit comme suit : France, 2 fr. 50, au lieu de 6 fr. ; Etranger, 3 fr. 50, au lieu de 7 fr.

Dans *La Paix Universelle*, nous remarquons les articles très documentés de M. Alfred Erny sur le *Cas Flammarion*. La question présentant de nombreux aspects, et l'étude que nous avons publiée sur le même sujet n'ayant pu en envisager que quelques-uns, nous appelons d'autant plus volontiers l'attention de nos lecteurs sur le travail de M. Erny.

Dans la *Revue Socialiste*, nous signalerons *Le Rêve de Pierre Davant*, sorte de roman d'avenir, par Eugène Fournière. La partie publiée dans le numéro de Novembre met en cause les spirites, d'une manière peu avantageuse du reste, mais qui du moins donne à entendre qu'en l'an 1999 le Spiritisme n'aura pas encore disparu. C'est déjà quelque chose ; mais M. Fournière, dont nous savons apprécier l'esprit large et les hautes aspirations, a-t-il, en ce point spécial, suffisamment étudié la matière ?

Memento : — Le 4 Novembre, *Contre la guerre*, représentation du *Théâtre Civique*, à la salle des Mille-Colonnes, sous la présidence de M. Ernest Vaughan. Eloquente conférence de M. Léopold Lacour. Déclaration de M. Louis Lumet. — Le 14 Décembre, à la Bodinière, suite de la brillante série de M. Jean-Bernard : *Les Poètes Contemporains*. Séance exceptionnelle, avec lecture de remarquables poésies de Louise Michel par elle-même. — Les 13, 20 et 27 Décembre, à la Bodinière, Causeries très prenantes de M. Lucien Le Foyer, sur le *Code Féministe* (Le Mariage, le Divorce, l'Enfant). — Le 18 Décembre, au siège de l'*Association de la Paix par le Droit*, magistrale étude de M. le professeur Charles Richet : *Ce qu'on a pensé de la guerre*.

(*A suivre*).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 6, rue de Douai.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ

4e Année. — 1899

N° 2

110

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro : 40 CENTIMES

4e Année. — 1899

N° 3

Amour èt Liberté!

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

PARIS, 6, rue de Douai

Le Numéro : 40 CENTIMES

4e Année. — 1899

Nos 4-5

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

PARIS, 6, rue de Douai

Le Numéro double : 80 CENTIMES

4e Année. — 1899

N° 6

Amour et Liberté !

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

PARIS, 6, rue de Douai

Le Numéro : 40 CENTIMES

4e Année. — 1899

Nos 7-8

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

PARIS, 6, rue de Douai

Le Numéro double : 80 CENTIMES

4e Année. — 1899

Nos 9-10



Amour et Liberté !

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

PARIS, 6, rue de Douai

Le Numéro double : 80 CENTIMES